

Avant-propos
De diverses simultanités en 1972

Patrick HARISMENDY

La direction de l'usine décentralisée du Joint français de Saint-Brieuc ne tenant pas compte des semaines de revendications et des débrayages, la grève fut votée le 12 mars 1972, pour durer jusqu'au 9 mai. Cinquante ans après, l'évènement conserve une incandescence réelle.

Lors du colloque tenu au campus Mazier de l'université Rennes 2, les 5 et 6 mai 2022, dont voici les *Actes* et qui fut précédé d'une table-ronde et de la projection de deux films, des « mémoires affrontées » ont ressurgi ou se sont intentionnellement tués dans un public nourri. S'y entendirent notamment les voix blessées de militants communistes ou cégétistes, la quasi-mutité des ouvrières (auxquelles on donne plus loin la parole), une percutante assurance trotskyste, le rappel de la mobilisation enseignante mais aussi la plaidoirie âprement discutée d'un ancien adjoint, devenu maire de 1983 à 2001, dont le récit passe mal chez plusieurs.

Le mot même de « Joint français » demeure un épouvantail pour une frange du patronat actuel (pas même né alors). Les « 70 centimes » réclamés, comme la diminution d'une heure de travail hebdomadaire et l'obtention du treizième mois, s'inscrivent dans un rapport de force binaire dont on sait maintenant qu'il était annonciateur de la dépersonnalisation du social et de l'économique. Mais dans l'instant, il pouvait n'être qu'un conflit parmi d'autres. Or, il ne l'est précisément pas. Dans ces conditions, comment établir les légitimités dans l'ordre du discours¹ ?

Selon l'historien des nationalismes et mythologies politiques, engagé à droite, Raoul Girardet (1917-2013), la notion de « génération » ne serait pas opérationnelle et il lui préféra celle de « contemporanéité » agissant au sein de classes d'âge. En effet, et « compte tenu d'une certaine communauté d'origine sociale », il deviendrait possible de « prendre conscience d'un étrange inventaire de réminiscences communes » où se retrouvent pêle-

1. Je tiens à remercier très vivement Annie Fourcaut, Anne-Sophie Marchand, Yvon Tranvouez et Loïc Vadelorge pour leur lecture méticuleuse et constructive de versions préliminaires de ce texte.

mêle des objets ou impressions insolites telles, pour lui, que des chansons de Joséphine Baker ou l'odeur d'eau bouillante de la lessiveuse à main². L'aveu de cet homme de caste touche *a priori* de près à la formule de l'universitaire anglais Richard Hoggart (1918-2014) natif de Leeds, parlant en 1957 avec génie des siens qui évoluaient au sein d'une *working-class baroque* traduit en 1970 par « bric-à-brac » et perdant autant en panache qu'en intelligibilité³. Mais la similitude de termes est trompeuse, car là où Girardet songeait imprégnations personnelles et distillées du passé, Hoggart parlait d'émerveillements concrets, collectifs et surtout immédiats : d'un côté le musée intérieur, de l'autre la jubilatoire consommation de moments entre semblables. Or, même au cœur d'une forte « communauté d'origine sociale » rien n'assure d'analogues perceptions du passé pour des individus nés dans une même strate.

Presque contemporains, élèves du même lycée de Saint-Brieuc, marqués et aidés par le philosophe Georges Palante (1862-1925), également sensibles au chétif économique et au menu paysager⁴, l'écrivain Louis Guilloux (1899-1980) et le géographe Maurice Le Lannou (1907-1992) n'éprouvèrent pas le même rapport à leur ville⁵. Celle de Guilloux se composait de suintements et de points d'errance pour des êtres ravis à la solidarité – pour l'essentiel, des artisans laissant l'usine aux exilés politiques dans les années trente⁶. *A contrario*, le professeur au Collège de France plaçait, en 1986, sa biographie urbaine de Saint-Brieuc sous la chaude lumière d'un vocable, celui de « communauté de célébrants », en raison des grandes joies calendaires ou sportives fédérant ses habitants jusqu'au début des années 1950⁷. Différence de taille donc, entre un auteur se sentant très jeune « inclassable » sans vouloir trahir sa classe de cordonnier-modiste, et le rejeton d'une « race de paysans » entré au service de l'État.

On l'aura compris, l'amalgame volontaire de tant d'ingrédients disparate a une fin : rappeler qu'un instant faisant événement oscille entre joie et blessure, se tord dans le passé représenté, s'instrumentalise souvent inconsciemment et réclame d'autant plus la précision que sa portée historique est disputée à l'intérieur d'un espace typé.

2. GIRARDET Raoul, « Du concept de génération à la notion de contemporanéité », *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, vol. 30, 1983/2, p. 257-270.

3. HOGGART Richard, *The uses of literacy. Aspects of Working-Class Life with Special References to Publications and Entertainments*, Londres, Chatto and Windus, 1957, trad. fr : *La culture du pauvre*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970.

4. FLATRÈS Pierre et FLATRÈS Huguette, « Maurice Le Lannou et la Bretagne », *Revue de géographie de Lyon*, vol. 68, 1993/4, p. 219-222.

5. Sur l'incompréhension du second quant à la perception du premier : LE LANNOU Maurice, *Bleu de Bretagne. Souvenirs d'un instituteur de la III^e République*, Paris, Hachette, 1976, p. 89 et 95.

6. Excellente synthèse d'une production pas encore achevée alors : ROCHE-CALMETTES Anne, « Pour un Louis Guilloux et son temps », extrait des *Annales de la Faculté des lettres d'Aix*, vol. 44, 1968, consultable sur le Carnet de recherches sur l'œuvre de Louis Guilloux, CELAM, Rennes 2.

7. LE LANNOU Maurice, *Saint-Brieuc*, Seyssel, Champ Vallon, 1986. Seule cité provinciale figurant dans une collection pour métropoles internationales.

En 1974, Alain Souchon chanta, bien que né en 1944, « ça fait bientôt quinze ans que j'ai dix ans ». Pour ma part (étant né en 1962) cela fait 51 ans, habitant par les hasards de la vie à 200 mètres de l'École normale d'institutrices, à Saint-Brieuc, où dans la cour des classes d'application un camarade de notre CM1 me dit, au printemps 1972 : « Apporte ce que tu peux de chez toi, c'est pour la grève... » le fis-je en suffisance, rompant avec l'ordinaire des calots, boullards, yeux de chat, bonbecs et *guénaos*⁸ mais aussi marelles et corde à l'élastique partagées entre filles et garçons ? Je n'en jurerai pas, bien que les mines fussent graves chez les enfants, frère ou sœurs de grévistes. Mieux vaut se méfier des « magnifications » ou de la « mélancolie » comme dit Girardet, pour revenir à cette grève d'autant plus importante qu'elle correspond à un tournant global en dépit de sa dimension localisée ; à la réserve près que celui-ci était indécélable à l'immense majorité des contemporains, se référant – comme nous le faisons tous – à des signes dominants. Et ces derniers s'insèrent dans des réseaux de simultanéités formant décors, dont on peut cependant tenter de rendre compte. Pour ce faire, je propose une itération partant de la surface des choses en 1972, puis interroge l'avèrs d'un monde de violences diverses, ceci afin de recontextualiser les discours sur le travail ouvrier à la veille de la troisième industrialisation avant de pouvoir, enfin, éclairer dans ses complexités la scène briochine faisant théâtre à la grève elle-même.

L'étrange inventaire de réminiscences

Quel pourrait être le *learning-class baroque* du gamin de 1971-1972 auquel l'adulte soufflerait un peu les réponses aux questions qu'il n'a pas posées lui-même ? Arriverait en tête le retour à l'encrier, plumes Baignol et Farjon (plus que Sergent Major), encre violette en paillettes, calcul classique – après une expérience calamiteuse de Bic et maths modernes en CE2, sur lesquelles je reviendrai –, et passage du dernier certificat d'études primaire, pour les enfants, en 1972. Viendrait, ensuite, l'absence de plastiques alimentaires, donc des bouteilles en verre d'eau minérales, de limonades, de « blancs », ou Dom Rémy et Père Benoit « cinq étoiles » destinés aux tables et musettes populaires, toutes consignées ; des paniers en osier ou des « sacs de commissions » en coton maillé, la gymnastique des anciens et nouveaux francs – énigmatique quand « les grands » parlent en millions –, le carton d'emballage omniprésent entre coupelles parafinées pour glaces Miko (ah si, il y avait des mini-cuillères en plastique multicolores). Ou les nouveaux « Tetra Brik » de lait (apparus en 1969). Et en arrière-plan, on était les témoins d'une guérilla entre Lustucru « aux œufs frais » et « Rivoire et Carret » vantés par Coluche (1944-1986), assurant

8. Friandise en gallo.

en 1972 : « Marie-Cécile qui était immensément riche, ignorait que c'est avec des pâtes françaises qu'on fait des bons p'tits plats à la française. Alors j'ai épousé Raymonde et franchement, je l'regrette pas ! »

Jeu sur le clivage de classe ? Il en était d'autres : entre Paris et une province déjà authentifiée par un accent béarnais outré pour le pruneau d'Agen et on s'étonne à écouter : « Je me souviens, quand nous allions livrer, avec mon grand-père Jean Hénaff les boîtes de pâté Hénaff. Pour faire un bon pâté de porc, mon grand-père avait une recette toute simple, il faut mettre tous les morceaux, même les jambons. Depuis cinquante ans, la recette n'a pas changé, C'est pour ça qu'il est toujours aussi bon le pâté de porc Hénaff », sur fond de petite ferme familiale naturellement « nichée » dans le bocage et une musique... irlandaise. La réclame ne s'embarrassait, en effet, guère d'exactitude, en témoignent les pillards vikings présentés comme de gentils paillards, justifiant par la voix de Gérard Jugnot (né en 1951) l'usurpation de « Skansen, la bière française qui mérite bien son nom scandinave ».

Mais pour beaucoup, encore payés à la semaine et en liquide, bien que la mensualisation fût obligatoire, primaient les enveloppes alignées sur la toile cirée permettant tant bien que mal de gérer les divers postes de dépenses, dont les « traites » sur la voiture et certaines sur le logement. On n'écartera donc pas les centaines d'insectes maculant vitres et phares automobiles sur les routes nocturnes estivales, mais en insistant plutôt sur les commerces alimentaires vivifiant centres-villes et quartiers dont celui de Louis Guilloux, comportant alors 10 cafés-bars et 6 épiceries (un de chaque survit), celui de Sainte-Thérèse (le moins éloigné de l'usine du Joint français) en avait 14. Sont en effet perdues les odeurs épaisses de bières, café et tabac mêlés par ailleurs exagérés dans les trains de permissionnaires agglutinés dans les voitures à étroits couloirs latéraux et compartiments ; Kro et Gauldos en panache, c'était long cinq heures, Saint-Brieuc-Paris. « Bon pour les filles », « La quille, bordel ! », des « troupes à l'œil », *Les bidasses en folie* meilleures entrées pour 1972⁹ et des instituteurs austères roulant leur « gris » à la récré, tout le monde étant en blouse, bien entendu.

D'ailleurs, qui mieux que Marie-Jeanne Le Calvez-la « Mère Denis » (1893-1989), pouvait incarner la conflagration des temps entre André Turcat (1921-2016) à mach 2 en novembre 1970 sur Concorde, la dernière liaison vapeur Rennes-Auray en novembre 1971¹⁰ et un Georges Pompidou (1911-1974) consentant à effectuer un La Défense – Auber, le 21 novembre 1971, après avoir brillé par son absence pour l'ouverture de cette section en février 1970 du nouveau Réseau express régional (RER) ? Une « vedette » pour Vedette, transplantée de Bretagne en Normandie, divorcée, veuve, la « Mère Denis » (de cinq enfants dont deux morts en bas âge) disait les

9. Film de Claude Zidi, sortie 15 décembre 1971, avec les Charlots.

10. Document INA. Également LAMMING Clive, *Cinquante ans de traction à la SNCF Enjeux politiques, économiques et réponses techniques*, Paris, CNRS Éditions, 1997.

derniers lavoirs, même en ville, et les lessives en baril se faisant une guerre intestine de Procter & Gamble à grand renfort d'Ariel, Xtra, O.M.O. et bientôt Supercroix 73 partant à l'assaut de Génie et de Bonux connu pour son « cadeau » mais *Pif!*, bien que communiste, avait un « gadget ». En 1972, les cafetières électriques à filtre apparurent, la Société d'emboutissage de Bourgogne sortait sa sorbetière (mais la yaourtière attendit 1974), Brandt lançait ses premiers lave-vaisselle et congélateur. Même si 73,5 % des ménages possédaient une télévision, Darty (1945) n'avait encore que son magasin de Bondy (1967). Conforama (1967) demeurait à Saint-Priest et André Venturini créait au même moment But, au Havre ¹¹. Or, qui disait commerçant-installateur-réparateur disait aussi délai et, partant, comme pour la réception d'un véhicule à la maison davantage qu'en concession ou garage, une fête de famille.

De ces nouvelles béatitudes, Jean Yanne (1933-2003) fit *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*, (sorti le 5 mai) second au *box-office* 72, satire de la crédulité radiophonique atteignant au miraculaire sur fond de « tac-tac », boules bruyantes à la carrière éphémère. Du très progressiste Père Durugleux, incarné par Jean-Roger Caussimon (1918-1985) dans le film, à Lenny Kuhr (née en 1950) interprète du premier rock évangélique en français, « Jesus Cristo » (conjointement aux « Samson et Dalila » suivis par « Les Rois mages en Galilée » dus à Sheila (née en 1945) puis à Dalida (1933-1987) chantant « Il est né le dernier enfant de la consommation / Te voilà revendu dans tous les bons drugstores »), le temps de « Jésus Kitsch ¹² » serait-il venu dans la mesure où Michel Polnareff (né en 1944) entonnait de son côté « On ira tous au Paradis » avec « Jésus, idole de notre temps ¹³ » ? Admettons, puisque Patrick Topaloff (1944-2010) déclarait « J'ai bien mangé, j'ai bien bu, j'ai la peau du ventre bien / super tendue, merci petit Jésus. » En réalité l'arrivée du synthétiseur employé dans « Pop-corn », « Superstition » (Stevie Wonder [né en 1950]), le morceau « Echoes » de l'album *Meddle* (Pink Floyd), la simplicité apparente de « Walk on the wildside » (Lou Reed [1942-2013]), l'étrangeté de « Ziggy Stardust » (David Bowie [1947-2016]) ou la virtuosité acoustique comme instrumentale de *Machine Head* (Deep Purple) marquent l'abîme avec la variété française.

Sur environ 200 titres de 1971-1972 écoutés, domine la romance à slow, une large gamme de plaintes amoureuses, et quelques titres devenus classiques ¹⁴, le tout bien propre tant pour « Le petit conservatoire de la

11. Divers éléments in DAUMAS Jean-Claude, *Une révolution matérielle. Une histoire de la consommation. France (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Flammarion, 2018.

12. Paroles de Roland Vincent et Charles Level.

13. *Paris-Match*, 5 avril 1972, n° 1194.

14. En dehors des textes démodés de Mireille Mathieu, Nana Mouskouri voire Tino Rossi, etc., ont notamment résisté au temps : Julien Clerc, « Ce n'est rien » ; Joe Dassin, « La complainte de l'heure de pointe » ; Michel Delpech, « Pour un flirt » ; Léo Ferré, « Avec le temps » ; Claude François, « Lundi au soleil » ; Michel Fugain, « Fais comme l'oiseau » et « Une belle histoire » ;

chanson » animé de 1966 à 1974 par (Mireille 1906-1996) ou les « Top à » de Maritie (1921-2002) et Gilbert (1920-2000) Carpentier, débutant le 18 mars 1972 avec un Johnny Halliday (1943-2017), très assagi en période folk-country. D'ailleurs, en dehors de l'émission politique « À armes égales », les deux chaînes participent de la conformation sociale à visée pédagogique avec quelques émissions-phares dont « Au théâtre ce soir » ou « L'heure de vérité » (avec Michel Péricard [1929-1999]), « Des chiffres et des lettres » (4 janvier 1972), sans oublier « Le grand échiquier » lancé sous ce format par Jacques Chancel (1928-2016) le 12 janvier 1972. Cependant la qualité des séries françaises diffusées à cet instant comme, « La demoiselle d'Avignon », « Schulmeister, espion de l'Empereur », « La malle de Hambourg » ou « Mandrin » avant « Les rois maudits » (programmés en fin d'année 1972 mais annoncés très en amont) dissimule le basculement définitif du côté du monde anglo-saxon avec « Amicalement vôtre » (3 octobre 1972) et Colombo » (23 décembre 1972).

Pour les enfants, « Oum le dauphin » se fait damer le pion par Titi et Gros-Minet, Speedy Gonzales, Bug's Bunny, Pépé le putois, Elmer le chasseur ou Beep-beep et coyote (avant l'arrivée ultérieure des mangas animés)¹⁵. Et le renoncement de Georges Wilson (1921-2010) à diriger encore le Théâtre national populaire (TNP) dans l'esprit imaginé par Jean Vilar (1912-1971), et dont il avait pris la direction en 1963, est aussi un signe¹⁶.

Tout ceci peut faire une époque mais pas l'Histoire, même si en 1972, encore amateur avant de partir pour son service militaire, Bernard Hinault (né en 1954) s'assurait 17 victoires, 2 secondes places, une quatrième. Que l'Olympique de Marseille batte Bastia en finale de Coupe de France (4 juin), qu'un multicoque gagne pour la première fois une course au large, la Transat anglaise, avec Alain Colas (1943-1978) sur *Pen Duick IV*, ou que Graham Hill (1929-1975) et Henri Pescarolo (né en 1942) inaugurent la série de trois années de victoires d'affilée pour Matra aux 24 heures du Mans (11-12 juin) ne suffit en effet pas.

Scènes de la « violence sournoise¹⁷ »

En contrepoint des quotidiennetés évoquées à l'instant, on pourrait céder aux exceptionnalités que furent le mitraillage des manifestants par

Nicoletta, « Mamy Blue » ; Véronique Sanson, « Besoin de personne ». La situation internationale ne suscite que trois chansons, bien différentes : Enrico Macias, « Le grand pardon » ; Mort Shuman, « Brooklyn-by-the-Sea » et l'in vraisemblable « Je m'éclate au Sénégal » de Martin Circus.

15. ÉPALLE Céline, *La télévision pour enfants avant Goldorak. Émissions et programmes à destination des enfants de 1972 à 1978*, mémoire de master 2, dir. E. Cohen, université Lyon 2 – ENSIB, 2018.

16. LOYER Emmanuelle, *Le théâtre citoyen de Jean Vilar. Une utopie d'après-guerre*, Paris, PUF, 1997.

17. Lettre de catholiques de Loudéac à leur recteur, du 14 avril 1972 citée in CAPDEVIELLE Jacques, DUPOIRIER Elisabeth et LORANT Guy, *La grève du Joint français : les incidences politiques d'un conflit social*, Paris, Presses de la FNSPA, Colin, 1975, p. 75.

les parachutistes anglais lors du « Bloody Sunday » (30 janvier 1972¹⁸, Derry, Irlande du Nord) ou le début du cycle terroriste international (assaut contre le « chalet Asama » le 23 février 1972 au Japon, attentat à l'aéroport de Tel Aviv (30 mai 1972, Israël), prise d'otages aux JO de Munich (5-6 septembre 1972, République fédérale d'Allemagne) mêlant Armée rouge unifiée et Armée rouge japonaise¹⁹ avec l'Organisation de libération de la Palestine. Mais attention aux amalgames occultant l'intensité d'une colère sociale affrontant, en France, jeunesse politisée, Renseignements généraux et Confédération française du travail regroupant les chiens de garde d'un patronat et d'une bourgeoisie inquiets²⁰. La mort de Pierre Overney (1948-1972), militant de la Gauche prolétarienne, abattu par un vigile CFT devant l'usine Renault de Billancourt le 28 février, conduisit une foule de 200 000 personnes lors de son inhumation au Père Lachaise ; et, en représailles, à l'enlèvement momentané et non élucidé de Robert Nogret, cadre de l'usine, les 8-11 mars. La médiatisation, conjointe à la politisation du meurtre de Brigitte Dewèvre, le 5 avril 1972, à Bruay-en-Artois, prenant pour cible un notaire pas très recommandable mais non coupable voulait, quant à elle, dénoncer dans son principe une justice de classe démontée par une instruction judiciaire et un journalisme de transparence frisant l'acharnement avec Henri Pascal (1920-1989) et Serge July (né en 1942). Sans établir de cause à effet, la sortie, le 29 mars, *d'Il était une fois la Révolution* (Sergio Leone [1929-1989]) suivie d'*Orange mécanique*, le 1^{er} avril (Stanley Kubrick [1928-1999], 7,6 millions d'entrées) est à noter.

Or, et sur un second plan, un certain nombre d'émissions entendaient canaliser les angoisses et les frustrations comme « Les dossiers de l'écran » (1967-1991). Furent ainsi abordés, en dialogue avec les téléspectateurs²¹, pour le temps présent en sus de la Seconde Guerre mondiale : « Les grands ensembles » (20 octobre 1971, *La 10 000^e fenêtre*, Robert Menegoz [1960]), « Qu'est-ce qu'un PDG ? » (10 novembre 1971, *La tour des ambitieux*, Robert Wize, 1954), « La grande ville engendre-t-elle des fauves ? » (5 janvier 1972, *Graine de violence*, Richard Brooks, 1954), « Le régime pénitentiaire en question » (2 février 1972, *Prison de femmes*, Maurice Cloche, 1958), « Aux États-Unis, syndicats ou gagne ? » (16 mars 1972, *Sur les quais*, Elia Kazan, 1954). S'ajoutaient, « Allo, Menie ? », permettant à Menie Grégoire (1919-2015) de donner la parole aux femmes sur RTL (à partir de 1967), puis « Aujourd'hui Madame » (10 mai 1970, sur la seconde chaîne), ces

18. Mais sur les 3 500 morts des « événements », les années 1971-1973 sont parmi les plus meurtrières avec une impunité totale des troupes britanniques tirant à vue.

19. KESSLER Christian, « L'armée rouge japonaise, à l'origine du terrorisme international », *L'Histoire*, 15 mai 2022.

20. COLLOMBAT Benoit, « Les noires méthodes des syndicats jaunes », in SERVENAY David *et alii* (dir.), *Histoire secrète du patronat de 1945 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2014, p. 246-263.

21. THIBAUT-LAULAN Anne-Marie, « Un *feed-back* immédiat : "Les Dossiers de l'écran" », *Communication et langages*, n° 16, 1972, p. 89-99.

deux derniers rendez-vous s'avéraient clairement destinés aux « mères de famille » ne travaillant pas en début d'après-midi²².

Par contraste, les décrets d'application de la loi Neuwirth²³ du 17 décembre 1967 sur la « régulation des naissances » et autorisant fabrication, importation et distribution de moyens contraceptifs ne furent publiés qu'en 1971... Alors que la majorité légale demeure fixée à 21 ans – conservant aux parents un pouvoir réel de l'interdit – la législation familiale évolue lentement sous les augures de la commission présidée par le doyen (à la faculté de droit de Paris), Jean Carbonnier (1908-2003), rédacteur de six lois majeures de révision du Code civil de 1964 à 1975²⁴, dont celle du 3 janvier 1972 sur la filiation, introduisant avec prudence la présomption de paternité et l'ouverture des droits à des cohéritiers issus de lits multiples. Mais on parle encore longtemps avec mépris de « filles-mères », comme des « congés payés » pour désigner les aouitiens aux mœurs supposées frustrées. Au vrai, la schizophrénie autour du corps et de la sexualité transparait peu dans la chanson, si ce n'est aux deux extrêmes, avec d'un côté Pierre Perret (né en 1934) « C'est au mois d'aout » et « Olga », bacchique et d'une vulgarité passée de mode; de l'autre, « Le rire du sergent » et « Le surveillant général » de Michel Sardou (né en 1947) posant frontalement la question de l'homosexualité et de l'agression sexuelle dans des institutions totales; en même temps que Charles Trenet (1913-2001) évoquait un probable trauma dans « L'abbé à l'harmonium ». Mais même le relativement débridé *Sex-shop* de Claude Berri (1934-2009), avec Jean-Pierre Marielle (1932-2019) et Juliette Berto (1947-1990) s'achevait sur un retour à la norme après un temps d'expériences variées. Et l'on sait l'origine de « Mourir d'aimer », interprété par Charles Aznavour (1924-2018) pour accompagner le film éponyme d'André Cayatte (1909-1989) racontant le supplice social de Gabrielle Russier (1937-1969), acculée au suicide.

La presse écrite nationale demeurant vigoureuse, traduit le maintien d'un important lectorat. Outre les titres dédiés à la jeunesse comme *Salut!*, *Podium* ou *Best*, les diplômés cherchent dans *Hara-Kiri*, autour du « Professeur Choron » (1929-2005) [Georget Bernier] et de Serge Wolinski (1934-2015), une information culturelle ouverte et burlesque empruntant à *Jazz hot* et *Rock and Folk* certains traits, alors que *Charlie Hebdo* naissait d'une quasi-censure frappant *Hara-Kiri* après sa « Une » sur la mort du général de Gaulle (1890-1970). On ne saurait négliger non plus le fond de sensationnalisme, au moins visuel, aux grilles des marchands de journaux,

22. Dans ce continuum d'une parole canalisée : Max Meynier (1938-2006) inaugure une certaine expression des travailleurs avec « Les routiers sont sympas » (8 mai 1972, RTL).

23. Lucien Neuwirth (1924-2013), député UDR (gaulliste), sensibilisé à la question dès 1944 en Angleterre (il était alors FFL-SAS parachutiste), dut le vote de sa proposition de loi aux voix communistes, sa formation y étant en majorité hostile.

24. Présentation synthétique et pénétrante : CORNU Gérard, « Jean Carbonnier restaurateur du droit civil », in HECQUARD-THÉRON Maryvonne (dir.), *Les facultés de droit, inspiratrices du Droit*, Toulouse, Presses de l'université Toulouse-Capitole, 2005, p. 51-55.

avec *Détective* (pourtant fondé par Gallimard en 1928) et surtout *Minute* déjà passé à l'extrême droite. Tout ceci étalé au grand jour faisait d'autant plus contraste aux restrictions télévisuelles opérant avec le « carré blanc » instauré en 1961 pour contrôler supposées pornographie et violence²⁵.

Pas très étonnant donc, qu'en marge de la forte poussée psychanalytique – il ne faut pas oublier l'ascendant durable de Jacques Lacan (1901-1981) –, des textes de sciences sociales s'intéressent à la violence; soit au titre des non-dits, soit pour tenter de saisir les dramaturgies collectives. Sans avoir le retentissement de son *Eichmann à Jérusalem Rapport sur la banalité du Mal*, publié en 1963, *La politique et le mensonge* d'Hannah Arendt (1906-1975) posait en quatre essais non seulement la question des falsifications d'État, mais aussi l'impasse idéologique même de la violence dans la contestation, estudiantine notamment. Quant à *La violence et le sacré* de René Girard (1923-2015), l'anthropologie du sacrifice reposait sur le discernement d'un effet de seuil, symbolique ou incarné, dans une victime expiatoire du groupe se sentant objectivement ou non en danger. Certes, mais à hauteur de société, peut-être pourrait-on aussi relire un roman, *L'héritage de violence* du journaliste-écrivain Jean Laborde (1918-2007), publié en 1969 chez Flammarion puis en « J'ai lu » en 1972, rebrassant les errances de la guerre d'Algérie finissante et le transfert (au sens psychanalytique du terme) de la furie paternelle d'un « officier perdu » à son fils violeur, dont il voulait assumer la responsabilité par retour²⁶.

Sale guerre, en effet, dont le dixième anniversaire du terme approchant suscite *La vraie bataille d'Alger* de Jacques Massu (1908-2002) et une réponse cinglante du général Jacques de Bollardière (1907-1986)²⁷. Toutes proportions gardées, ce débat se poursuit entre le film documentaire de Philippe Monnier (né en 1937) et Yves Courrière (1935-2012) sorti en salle le 22 mars, intitulé *La guerre d'Algérie*, et *Avoir vingt ans dans les Aurès* de René Vautier (1928-2015) qui, malgré la censure, fit 330 000 entrées²⁸ en atteignant le 48^e rang pour les recettes. Avec en écho « Parachutiste » de Maxime Le Forestier (né en 1949), titre important de l'album *Mon frère* comportant aussi « La maison bleue » ou « L'éducation sentimentale ».

Mais il y a autre chose. D'abord, 1972 c'est 18 034 morts sur la route (50 par jour), 26 000 blessés, un carnage jamais dépassé²⁹. Ces chiffres sont

25. DUCIGNY Hélène, « Carré blanc et signalétique télévisée en France (1961-1998) », *Le temps des médias*, vol. 2003/1, p. 61-76.

26. On doit aussi à Jean Laborde des romans mis à l'écran : Pouce (1964, devenu *Le Pacha*) *Mort d'un pourri* (1973); *Adieu poulet* (1974).

27. BOLLARDIÈRE Jacques de, « Face à la violence », *Études*, mai 1972, p. 643-650.

28. Soit à peu près autant que *Les Camisards* de René Allio, sorti en début d'année avec l'évidente connotation du « ratisage » des protestants par les détachements de dragons en Cévennes au début du XVIII^e siècle.

29. POTHET Frédéric, « sécurité routière : il y a 50 ans, la France à tombeau ouvert », *Le Monde*, 10 juillet 2022.

à comparer aux 15 000 morts au combat en Algérie, côté français, de 1954 à 1962. En cause : l'alcool (mais on n'en parle presque pas), l'absence de limitations de vitesse avant le 28 juin 1973 (malgré quelques expérimentations depuis 1969), l'inexistence de ceinture de sécurité (seulement rendue obligatoire le 1^{er} juillet 1973 et suscitant de fortes résistances), la rareté des marquages au sol et la fausse modernité de chaussées (notamment les revêtements en béton strié, fatal aux motards), la dangerosité de véhicules aux sécurités active et passive inexistantes ou presque³⁰.

Enfin, il faut se figurer l'hétéroclite d'un parc roulant avec des « bolides » disputant la route aux 2 CV, Ami 6 et 8, 4 CV, R4 et 6 poussives. Pour les jeunes et les plus modestes, des deux-roues bigarrés. Bicyclettes, Solex, cyclomoteurs (en principe limités à 45 km/h), vélomoteurs Peugeot ou Motobécane aux formes massives, lourds, se démarrant en pédalant à force d'ahaner sur la béquille, dernières « 125 » de Peugeot, Flandria orange ; tout ceci dominant de loin les abords d'usines ou d'ateliers, alors que les « Japonaises » arrivent juste sur le marché. Si l'on ajoute que l'assurance automobile et plus encore deux-roues n'est pas obligatoire (pas plus que les casques, encore très rudimentaires) et le bonus-malus seulement introduit en 1976, on saisit mieux une présence accoutumée de la mort, que les bonnes bourgeoisies provinciales perpétuent aux porches et portes de leurs domiciles avec d'immenses dais en velours noir frappés en milieu de bandeau des initiales du défunt, invitant à la visite mortuaire, puis la levée du corps avec le corbillard faisant prélude au cheminement pédestre ou automobile. Présence, donc, du deuil privé dans l'espace public que poursuit, encore pour quelques années, vêtement noir ou simple brassard.

L'intrication des espaces laïque et spirituel se perpétuait, du reste, également à l'hôpital, celui de la rue des Capucins, à Saint-Brieuc, face au spectaculaire « siège » des Filles du Saint-Esprit, ne possédait que des salles communes en 1972 ; alors que les trois cliniques Sainte Jeanne d'Arc, Saint-François et Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus avaient certes chambres doubles ou individuelles mais encore une part de personnel infirmier congréganiste et des chapelles. Quant à ce qui se nommait toujours hospices...

Finalement, l'essentiel ne serait-il pas ailleurs, par-delà même la violence domestique émaillée de coups de martinet, de poing, noyade des bébés-chats, saignées des lapins et cochons, sans parler des gifles administrées aux femmes et dont le cinéma ne se privait pas, sans parler non plus de la perpétuation des coups de règles en fer sur les doigts par maîtresses plus que maîtres (dont je peux témoigner) malgré l'interdiction des châtiments corporels figurant au règlement scolaire de 1882 ? En effet, la conjonction de la loi Berthoin du 6 janvier 1959 faisant passer, à partir de 1966, la scola-

30. Dimension socioculturelle examinée in CHESNAIS Jean-Claude, *Histoire de la violence. Les hommes et l'Histoire*, Paris, Robert Laffont, 1981. Un chapitre et demi est consacré à l'automobile.

risation obligatoire de 14 à 16 ans, et de l'abandon supposé (depuis 1956) de l'examen d'entrée en sixième (instauré en 1932), comme la création des Collèges d'enseignement secondaire masquent une réalité, dénoncée en 1971, notamment par Christian Baudelot et Roger Establet (tous deux nés en 1938)³¹. Selon eux, entre autres griefs d'un système de classe au sens marxiste du terme, devait être relevé le mode d'exposition statistique par catégories d'établissements et non par composition sociopédagogique, forgeant l'idéologie d'un collège unique ne résistant pas aux faits de sélection et d'exclusion avec un fléchage théorique, mais vérifié, de 40 % d'élèves destinés aux voies longues, 40 % aux cursus dits modernes et 20 % voués aux formations pratiques³². Si, dans une certaine mesure, les inégalités ont été ensuite réduites, en 1972 la réalité était la suivante : 60 % des élèves ne poursuivaient pas leurs études au-delà du primaire ou intégraient les CET, de sorte que seulement 17,8 % devenaient bacheliers des filières générales et 4,4 % de technique³³. Par ailleurs, deux dispositifs tendaient à entretenir l'inquiétude des enfants. D'une part, l'examen d'entrée en sixième (en principe restreint aux élèves ayant une moyenne générale inférieure à 10 ayant vu leur dossier de demande refusé par la commission présidée par l'Inspecteur d'Académie ou issus de l'enseignement privé hors contrat) survécut bien jusque 1972. D'autre part, l'arrêté du 2 janvier 1970 sur l'introduction des « maths modernes » dans l'enseignement primaire, renforça la sélection scolaire par l'abstraction, (développé dans la circulaire du 2 janvier aux recteurs et inspecteurs), avec un nouveau langage, à savoir mathématique, expérimentations, relations, analyse de concepts, manipulation de collections d'objets mathématiques, « en préjugant la joie de découvrir et de créer ». Le ghetto spatial des « préfes » recevant mes camarades malchanceux de notre CM1-CM2, relégués en classes de transition au CES Le Braz (le lycée de Guilloux et Le Lannou) en était la brutale traduction³⁴.

Or, presque au même instant advenaient trois événements à longue portée : la première liaison Arpanet à l'université de Californie sur un ordinateur CII-10070 français (29 octobre 1969) ; la création du NASDAQ cotant à Wall Street les valeurs technologiques (8 février 1971) ; enfin, la commande par l'INRA du premier micro-ordinateur de l'histoire réalisé par François Gernelle (né en 1944) au sein du bureau d'études R2E d'André Truong (1936-2005), le Micral, avec processeur Intel 8008 pour calculer l'évapotrans-

31. BAUDELLOT Christian et ESTABLET Roger, *L'école capitaliste en France*, Paris, Maspero, 1971.

32. Mise en perspective critique : VINCENT Guy, « Histoire et structure du système scolaire français : l'enseignement primaire », *Revue française de sociologie*, vol. 13, 1972/1, p. 59-79. L'auteur arrive sensiblement aux mêmes conclusions que Baudelot et Establet (texte étendant une conférence de 1967-1968).

33. En 2018 : 75,8 % de bacheliers, toutes filières confondues.

34. Sur ce problème récurrent de l'uniformisation d'un système se complexifiant : CHEVALLIER Philippe, « Les filières scolaires de l'échec », *Revue française de pédagogie*, vol. 77, 1986, p. 39-46.

piration des sols (juin 1972)³⁵. Ce n'était pas le tout de passer de « l'homme unidimensionnel » dénoncé par Herbert Marcuse (1898-1979)³⁶ à un projet d'homme pluridimensionnel si la finalité sociale était oiseuse. Or, elle l'était.

Dit autrement, le « principe de la lutte » était bien en passe de s'imposer au bénéfice du « capitalisme (oligopolique) technologique » défini par Lucien Karpik (né en 1933 et fondateur en 1967 à l'École des Mines de Paris du laboratoire de sociologie de l'innovation)³⁷, comme « l'articulation de l'industrie de la science et d'une concurrence nouvelle dans son rythme et ses formes ».

Le passage pressenti et fondamental de la seconde à la troisième industrialisation s'accompagnait donc de transformations radicales des « firmes » et groupes, induisant de nouveaux rapports sociaux et de travail, modifiant en profondeur la « structure » au sens marxiste du terme – elle-même définie comme arrangement des rapports de production entre classes sur laquelle s'édifie la superstructure juridique, politique et idéologique³⁸. Or, entre les « évènements » de 1968 et Le « choc pétrolier » de 1973, nettement dessiné par la dernière livraison de la *Revue française de Science politique* de 1972, l'historienne Annie Kriegel (1926-1995), alors opposante déclarée au PCF – confirmant en décembre 1972 l'arrivée de Georges Marchais (1920-1997) comme secrétaire général –, posa à nouveaux frais les termes du débat. Selon elle, la perspective marxiste corrigée du léninisme, établit une grille séduisante : « c'est à travers l'évènement que la structure, *l'organisation*, l'échafaudage des circuits humains s'éprouvent comme structure, comme organisation, comme circuit avec les qualités correspondantes : celles de persister et se reproduire » / Et d'ajouter que le déchiffrement de l'évènement, partant l'altération du « code » de la structure, relevait – dans l'instant – de l'art du politique; dans l'épaisseur des temps, de celui de l'historien³⁹. Soit.

« Celle qui porte sur le Joint français présente le moins d'intérêt »

La formule, presque assassine de Serge Bosc (né en 1941), rendant compte d'enquêtes en forme d'histoire immédiate, est cruelle en pointant l'occulta-

35. Sur le contexte techno-politique présidant à l'innovation française en ces domaines : MOUNIER-KUHN Pierre-Éric, *L'informatique en France, de la Seconde Guerre mondiale au Plan Calcul. L'émergence d'une science*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2010.

36. Selon le titre de son livre de 1965, publié en France : *L'homme unidimensionnel. Études sur l'idéologie de la société industrielle*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968.

37. KARPIK Lucien, « Le capitalisme technologique », *Sociologie du Travail*, vol. 14, 1972/1, p. 2-32 (numéro spécial consacré à « Science, rationalité et industrie »). Le capitalisme technologique suivrait historiquement les capitalismes marchand et industriel. Article très remarquable d'anticipation des phénomènes advenus et toujours pour partie en cours.

38. Présentation canonique : BARBIER René, « Sociologie des strates professionnelles : le capitalisme d'organisation comme structure englobante », *L'homme et la société*, n° 24-25 : « Théorie et sociologie marxiste », 1972, p. 151-176.

39. KRIEGL Annie, « Du bon usage de la crise », *Revue française de sociologie*, vol. 13, 1972/4, p. 459-471.

tion qui aurait été faite « systématiquement » par Guy Lorant (né en 1942) et journaliste pour *Le Télégramme*, d'un conflit qu'il s'employa à comprendre, depuis trois angles d'attaque : « Comment est organisée la grève ? Quelle est la composition du groupe ouvrier qui, à plusieurs reprises, déborde les syndicats ? Quelles sont les attitudes des femmes⁴⁰ ? » Il se trouve que cette grève dément bien des modèles, et parce qu'illisible à la raison sociologique orthodoxe s'est transformée en angoisse, avant d'être brandie en flétrissure. Mais en 1973, l'historien-militant Jean Bron (1920-1996) en faisait la terminaison d'une lame de fond annonciatrice de remise en cause⁴¹. En effet, trois dimensions s'interpénètrent alors : les systèmes de représentation du monde ouvrier, le cadre industriel briochin, enfin le contexte patronal local.

Premier constat : en 1971-1972, étaient parues ou avaient été soutenues trois thèses majeures d'histoire sociale : celle de la syndicaliste Rolande Trespé (1916-2016) montrant comment des paysans tarnais s'étaient progressivement retrouvés aliénés à la mine ; celle que Patrick Fridenson (né en 1944) avait consacrée au complexe sociotechnique des usines Renault, avec comme figure centrale la chaîne (mais aussi le patron) ; enfin, celle ouvertement placée sous le signe de la « structure de classe » par Michelle Perrot (née en 1928) à travers l'examen des grèves de 1871 à 1890⁴². Ces points d'aboutissement d'une grosse décennie de recherches pour chacune venaient rencontrer une actualité contestatrice bouillante que le « Merci patron ! » des Charlots exprimait avec le goût de l'inversion. Mais le rêve de voir le pourvoyeur d'emplois auquel jusque-là on criait « Dieu vous le rendra », aller « limer la tôle » que l'on entonne au Joint, se rompt fatalement à l'écran.

À cet égard, et au festival de Cannes, jamais la sélection n'accueillit autant de films ouvriéristes qu'entre 1971 et 1973. Gian Maria Volonte (1933-1994) était passé par tous les stades allant de la servilité à la révolte dans son usine milanaise, d'abord abruti à la machine, promoteur des idées gauchistes après s'être blessé, meneur de grève, victime expiatoire, perdant emploi et compagne ; puis réintégré par l'action syndicale avant de tomber dans un état stupide de prophète béat conduisant toute « la classe ouvrière au paradis » (et le film, à la Palme d'or)⁴³. La sélection présenta aussi *Mimi metallo blessé dans son honneur* de Lina Wertmüller (1928-2021), la veine politique le disputant au contrôle de la mafia sicilienne sur des exilés au

40. BOSCH Serge, compte rendu de LORANT Guy *et alii*, *Quatre grèves significatives...* (Paris, Éditions De l'Épi, 1972), *Sociologie du Travail*, vol. 15, 1973/4, p. 473-474.

41. BRON Jean, *Histoire du mouvement ouvrier français*, t. III : *La lutte des classes aujourd'hui 1950-1972*, Paris, Éditions ouvrières, 1973 (la seconde édition, de 1984, étend le propos jusque 1981). Dans cette édition, le Joint est emporté par Lip, notamment.

42. TRESPÉ Rolande, *Les mineurs de Carmaux, 1848-1914*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1971, 2 vol. ; FRIDENSON Patrick, *Histoire des usines Renault, naissance d'une grande entreprise (1890-1939)*, Paris, Le Seuil, 1972 ; PERROT Michelle, *Les ouvriers en grève. France 1871-1890*, Paris/La Haye, Mouton, 1973, 2 vol.

43. ELIO Petri (1929-1982), *La classe ouvrière va au paradis*, Paris, Tamasa, 2010.

nord. Déjà en 1971 Romy Schneider (1938-1982) avait incarné *La Califfa* réalisé à partir de son roman par Alberto Bevilacqua (1934-2013), avec, derrière le drame initial, la réconciliation de l'ouvrière et du patron. Un peu plus tard en 1974 et toujours sur la Croisette, *Un vrai crime d'amour* de Luigi Comencini (1926-2007) reprit l'opposition entre nord industriel et athée face à une Sicile rurale et catholique en une allégorie de Roméo et Juliette. Ces films avaient côtoyé *Le messenger* de Losey, *Mort à Venise* de Visconti, *Solaris* de Tarkovski *Tous les autres s'appellent Ali* (Fassbinder) ; mais, en France, *Beau masque* de Bernard Paul (1930-1980) sorti fin 1972, ne trouva jamais son public (69^e rang, environ 37 000 spectateurs en région parisienne). Pourtant, le scénario tiré d'un roman publié en 1954 par Roger Vailland (1907-1965) posait d'intéressantes questions sur l'engagement syndical féminin, la liberté sexuelle, la fidélité de classe, le rôle du parti communiste comme ordonnateur de la morale, les fragilités structurelles d'un capitalisme de vieille industrie, devenu géographiquement périphérique, dans lequel le statut d'héritier ne suffisait plus pour prendre des décisions, notamment salariales, sans compter la xénophobie s'exerçant ici à l'égard de « Beau masque » (un chauffeur italien).

De facto, si l'on en revient au terrain des sciences sociales, comme le constata peu après dans un article suggestif la sociologue Nicole Eizner (1931-2006), les grèves sauvages ou « surprises » formant « thromboses » d'un système capitaliste engendrant un « travail dénué de sens » et irracontable, se développaient alors souvent dans des milieux d'anciens aides familiaux, cadets, anciens exploitants, avec pour corollaire une « brusque irruption du désir dans l'univers de la répression » ainsi que la « manifestation aigüe du ras-le-bol », dont elle notait par ailleurs une « diffusion généralisée depuis quelques années⁴⁴ ». En effet, l'apparition des femmes, des jeunes et des immigrés comme O. S. contribue alors à diviser un monde ouvrier volontiers machiste et des chercheurs n'en finissant pas d'interroger les propositions du responsable PSU et sociologue Serge Mallet (1927-1973) au sujet d'une « nouvelle classe ouvrière⁴⁵ » façonnée par une automation qui favoriseraient les contestations qualitatives plus que quantitatives (les conditions de travail plus que les salaires) conjointement à la formation de fronts transcategoriels (des ouvriers aux cadres en voie de déqualification sociale), ceci s'opérant par l'unité syndicale interne aux entreprises.

Or, non seulement les corrélations factorielles sont rares, comme le lien entre technologie et « modernité⁴⁶ » s'avère fragile, mais les revendica-

44. EIZNER Nicole, « Nouveaux ouvriers, nouvelles formes de lutte », *Raison présente*, n° 32, 1974, p. 27-34.

45. MALLET Serge, *La nouvelle classe ouvrière*, Paris, Le Seuil, 1963 : les comptes rendus et commentaires, très abondants en 1964-1965, reprirent après 1968 qui donnait partiellement raison à la thèse.

46. REYNAUD Jean-Daniel, « La nouvelle classe ouvrière. La technologie et l'histoire », *Revue française de Science politique*, vol. 22, 1972/3, p. 529-542.

tions salariales dominant de manière écrasante⁴⁷, même si cette affirmation commence à être âprement discutée entre analystes.

En effet, à cette période, la sociologie jouit d'une place éminente au sein des sciences sociales et multiplie les enquêtes empiriques mobilisant aussi bien des immersions sur les lieux de travail, des monographies d'entreprises⁴⁸ ou de milieux⁴⁹, l'emploi de questionnaires mais aussi et à la faveur de la programmation et du traitement des données sur cartes perforées (requérant une main-d'œuvre importante et féminine de mécanographes), un outillage mathématique permettant, pense-t-on de modéliser par l'informatique des comportements. Dans cette optique, la grève constitue un indicateur depuis le début du xx^e siècle⁵⁰ et se trouve scrutée de près⁵¹, avec un besoin de qualification (spontanée, organisée, offensive, défensive, verticale, horizontale, violente, pacifique, etc.). Il s'agit en effet, et souvent au sens propre, d'une clé d'entrée à la connaissance alors que la description des ateliers et emplois postés comme OS, relativement rares, révèlent disparités et conflits de « groupes », part de l'informel et de cadrages peu scientifiques dans l'organisation supposée rationnelle, variété des revendications et causes de déclenchements de grèves de lignes. Est aussi interrogé, le vécu s'articulant autour de l'élaboration d'une contre-culture ayant pour sens l'appropriation des méthodes et rythmes de production au nom d'une logique de l'expérience, bref un métier considéré comme le meilleur rempart à la déchéance⁵², même si la « sortie de grève » et le retour au travail constituent un moment douloureux d'hébétude⁵³. Il n'est d'ailleurs pas indifférent de noter que l'anthropotechnologie développée alors dans son laboratoire du CNAM par Alain Wisener (1923-2004), ce que l'on a parfois nommé l'ergonomie à la française, s'est singularisée par

47. DURAND Claude, « Revendications explicites et revendications latentes », *Sociologie du travail*, vol. 15, 1973/4, p. 394-409.

48. Par exemple, KERGOAT Danielle, *Bulldozer ou l'histoire d'une mobilisation ouvrière*, Paris, Le Seuil, 1973 : étude de trois grèves, mars 1968 à mars 1969 ; différences entre OS portugais, OP de l'entretien et techniciens.

49. PATILLON Christophe et JALABERT Laurent, « Une histoire en renouveau. Regards historiographiques autour des mouvements ouvriers depuis la fin des années 1960 », in *id.* (éd.), *Mouvements ouvriers et crises industrielles dans les régions de l'Ouest atlantique des années 1960 à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 11-18.

50. RIST Charles, « La progression des grèves en France et sa valeur symptomatique », *Revue d'économie politique*, vol. 21, 1907/3, p. 161-193.

51. Perspective internationale, de part et d'autre du Rideau de fer, et critique d'une certaine impasse théorique (d'un point de vue marxiste) : BERTAUX Daniel, « Questions de stratification et de mobilité sociale », *Sociologie du travail*, vol. 14, 1972/2, p. 222-235. À mettre en regard, par exemple, de WOLPE Harold, « Structure de classe et inégalités sociales : principes théoriques de l'analyse de la stratification sociale », *L'homme et la société*, vol. 8, 1968, p. 188-199.

52. BERNOUX Philippe, « Les OS face à l'organisation industrielle », *Sociologie du travail*, vol. 14, 1972/4, p. 410-436 ; cet article est repris et étendu, en 1973, dans l'étude de trois ateliers d'OS (les deux autres par Motte et Saglio).

53. Ainsi le récit se déroulant dans le contexte de 1968 : BARTH Bruno, *Les dos ronds ou le retour en esclavage*, Paris, Gallimard, 1973.

ces liens d'appropriation dans la relation homme-machine⁵⁴. De même doit-on relever l'intérêt, voire la tentation, en faveur du *job enrichment* (enrichissement des tâches) pouvant passer de sa fonction seconde d'outil de planification à celui d'une responsabilisation croissante des salariés⁵⁵. En sachant qu'au congrès du CNPF (Confédération nationale du patronat français) de l'automne 1972 ce postulat tayloriste est précisément rejeté par le patronat modéré... Outre que les enquêtes en situation montrent souvent la difficile position des délégués syndicaux, pris entre solidarité d'atelier et prise de distance à l'égard du « freinage » de production, l'une des attentes est surtout celle de la requête d'efficience trop souvent mise en défaut de la machine incarnant le mépris des décideurs à l'égard des exécutants.

De fait, l'activité industrielle briochine en 1972 est dominée par un faible niveau technologique, en dépit d'un potentiel de main-d'œuvre très bien formée dans les établissements scolaires du chef-lieu⁵⁶. Le principal employeur est alors Chaffoteaux-et-Maury, leader européen des chauffe-eau à gaz disposant d'un personnel mixte et qualifié de 1 580 salariés qui a, en outre, abandonné en août 1969 sous la houlette de Michel Thiry (1930-2020) arrivé en 1967, son usine vétuste du Légué (port de fond de baie et de vallée) hors la ville pour un espace réputé moderne à Ploufragan⁵⁷. Ce site est alors déjà occupé par les Forges et laminoirs de Bretagne (500 fondeurs et chaudronniers) dirigés par Jean Cottarel (1929-2018), tout comme en 1970 le charcutier Jean Stalaven (1918-2016) y a installé sa première grande unité de transformation, les andouilles Le Pape demeurant en ville (avec un total de 230 ouvrières et ouvriers). Abstraction faite des ateliers d'assemblage de la SABEM produisant les caravanes *Star* en tête de vallée à Trémuson et *Émeraude* (soit environ 180 salariés) toutes les entreprises forment un cordon discontinu en limite de plateau méridional urbain avec accès au réseau ferroviaire et à l'eau industrielle. Le monde cheminot étant relativement à part (avec logements, paroisse et appartenance au syndicalisme chrétien), se dégage la fonderie Sambre-et-Meuse (implantée en repli industriel stratégique à partir de 1936), comptant alors 720 ouvriers travaillant encore pour des matériels d'armement et ferroviaire, formant bastion masculin de la CGT⁵⁸. Viennent ensuite : la scierie-menuiserie Chalos, leader du mobilier scolaire et

54. CLOT Yves, « Alain Wisener, un héritage disputé », *Travailler*, vol. 15, 2006/1, p. 185-198. La promotion de l'ergonomie comme « art » (et non science) est justement faite lors du Congrès annuel des ergonomes, en 1972, par Alain Wisener.

55. Mot employé, en anglais, par des personnalités aussi différentes que Claude Durand (sociologue), Michel de Certeau (philosophe) ou Edmond Malinvaud (économiste).

56. HAGUET Fabien, *Impératifs du logement collectif et implantations industrielles Saint-Brieuc, ville moyenne (1950-1990)*, mémoire de master 2 en histoire, dir. P. Harismendy, université Rennes 2, 2014, p. 42 sq.

57. DUTERNE Servane, *Chaffoteaux & Maury (1914-2014) : une entreprise bretonne entre apogée et déclin*, mémoire de master 2 en histoire, dir. P. Harismendy, université Rennes 2, 2015.

58. PERROT Mickaël, *Les Forges et Laminoirs de Bretagne (1908-1994) : histoire d'une entreprise sidérurgique bretonne*, mémoire de maîtrise, dir. Cl Geslin, université Rennes 2, 1998.

contreplaqué réalisé avec des okoumés importés du Gabon, arrivant à pied d'œuvre par voie ferrée, entreprise familiale d'environ 800 ouvriers menés par Jean-Pierre Chalos (1920-2019) ; les ateliers du Mont-Carmel, installés au sud de la gare par les frères Henri (1928-2020) et Jean-Claude Rault en 1969 (après leur création dans les années 1950) salariant 300 couturières et dominant le marché national du vêtement de travail. Du reste, l'emploi ouvrier féminin sous-payé se déploie autant chez le chaussonnier Conan (installé en 1931 avec 150 personnes), que chez les brossiers Bullier (pinceaux Léonard, implantés en 1867) et Sauer (pinceaux Raphaël, arrivés en 1925) reconnus au plan international pour leurs pinceaux fins destinés aux artistes peintres comme aux esthéticiennes pour la cosmétique (auxquels s'ajoutent les sociétés Selle et Pilet). Une entreprise de tournage sur bois (pour les manches de pinceaux), d'autres entités vouées à la métallurgie fine (Compagnie d'entreprise métallurgique d'Armor, CEMA), une nébuleuse de services incluant garages, bistros, déménageurs, succursales de conserveries (Saupiquet) ou de fabrication d'extincteurs (SICLI), etc.⁵⁹.

Sans être solidaires, les dirigeants se fréquentent (à la CCI notamment) comme dans des clubs de notables avec la puissante UIMM en arrière-plan, et surtout l'UPIA (Union patronale interprofessionnelle d'Armor) alors présidée par Gérard Sauer (1929-2011) et qui fut prise entre deux feux, en 1972. On ne saurait négliger, en outre, ni les sociabilités résidentielles littorales ou parisiennes, ni des liens familiaux au sommet de l'État. Ainsi Michel Mafart (1914-1991), conseiller-maître à la Cour des Comptes à partir de 1968 – avec une très longue expérience des cabinets ministériels dès 1944 –, n'était-il pas président de la section de l'Énergie, de la chimie et de la métallurgie au sein de la Vie chambre⁶⁰ et... fils de Jean-Baptiste Mafart (1891-1973), fondateur en 1955 de l'entreprise de sanitaires éponyme, lieu fréquent de mobilisation sociale?

Le reproche fait à la ville

Bien que l'implantation du Joint français par la Compagnie générale d'électricité (CGE) ait coûté 4 millions de nouveaux francs à Saint-Brieuc (entre quasi-don du terrain et subvention à chaque emploi créé) ; bien que le « Livre blanc de la Bretagne » rédigé en 1972 par le CELIB (Comité d'études et de liaison des intérêts bretons), d'ailleurs aussi incapable d'intervenir dans le conflit que la CODER (Commission de développement économique régional], ait tourné la page des décentralisations⁶¹ ; bien que l'usine soi-disant

59. Sur plusieurs de ces entreprises et leur insertion urbaine, voire le très riche site « Histoire du quartier de Robien » animé par Richard Fortat selon une méthode participative bien comprise.

60. Notice sur le site biographique de la Cour des comptes.

61. CELIB, *Bretagne. Une ambition nouvelle*, Saint-Brieuc, Presses universitaires bretonnes, 1971. Les décentralisations étant passées de mode, la concurrence industrielle et portuaire impossible avec

moderne fonctionne avec des machines dépassées et transférées de Bezons, applique un contrôle tatillon à la vérification, impose le règne impératif du silence par des contremaîtres, ne possède toujours pas de réfectoire, que l'on s'étonne du *turn-over* dans l'atelier maniant amiante et solvants, que les syndicats sont à peine admis depuis juin 1968, que le premier directeur soit humilié par son successeur au sein même de l'usine depuis novembre 1970, que celle-ci soit occupée par 80 gendarmes mobiles à partir du 17 mars 1972, que la séquestration de trois cadres supérieurs à la direction départementale du travail dans la nuit du 4-5 avril reflète l'exaspération de grévistes bafoués – jusqu'à répéter leur désarroi le 25 avril au siège de l'UPIA – et enfin que la « contagion » horizontale (dans l'ensemble du bassin industriel briochin) ou verticale (dans l'usine-sœur de Bezons, voire dans toute la CGE) ne soit pas advenue, pourquoi fait-on toujours mauvais procès en histoire et en mémoire aujourd'hui à la ville, plus même qu'à la grève ? D'ailleurs, comme l'avaient noté les trois auteurs de la monographie de 1975, l'histoire du mouvement de solidarité est elle-même plus originale que celle de la grève⁶².

Peut-être est-ce l'improbable alignement des planètes conduisant à une « bataille gagnée » faisant mentir *Les Batailles perdues* (1960) de Louis Guilloux⁶³, – roman de la fragmentation et de la pulvérisation⁶⁴. *A contrario* la grève aurait agi sur le mode de la fusion et de la compression dans une ville poussée à la transversalité, retrouvant ses liens avec le monde rural et un goût processionnaire de la rue, reformant la cohésion urbaine des célébrants de Le Lannou avec comité intersyndical départemental (dominé par PCF, CGT et FEN, depuis 1960) et comité de soutien (animé par PSU, LCR et CFDT), approvisionnement paysan, « bons » auprès des commerçants, liesse de théâtre, films et concerts, émotions-es-lettres et télégrammes. Ceci inclut une reconquête de la ville par l'usine, en des termes proches de ceux appliqués par l'historien Jacques Rougerie (1932-2022) pour le Paris de 1871. Un avant-goût avait été donné moins lors de la grève de Sambret-Meuse en août 1970 (avec occupation, séquestration du directeur, intervention municipale en relais des CGT et PCF) qu'avec la sécession lycéenne de mars 1971 (partie du lycée technique départemental du Vau-Menau se diffusant et propageant aux autres établissements briochins), mais sans médiatisation autre que les batailles onomymiques nocturnes visant à débab-

d'autres régions, seule la formation de « pays » rayonnant depuis des villes moyennes serait viable, celles de premier rang régional le faisant à partir de leurs établissements d'enseignement supérieur.

62. CAPDEVIELLE Jacques *et alii*, *La grève du Joint français...*, *op. cit.*, p. 48 et 49.

63. GUILLOUX Louis, *Les batailles perdues*, Paris, Gallimard, 1960 : fresque de 600 p. entre Bretagne, guerre d'Espagne, voyages en URSS et extermination nazie. Les binômes de personnages se trouvent déterminés par des forces les dépassant, contre lesquelles ils résistent, parfois avec une certaine efficacité, mais pour une victoire transitoire : ainsi les solidarités lors des saisies rurales dans les années 1930 autour de Guingamp (grève des enchères et rachat des matériels et mobiliers, distributions alimentaires, caisses de soutien).

64. CARN Hervé, « Le silence dans *Les batailles perdues* », in DUGAST-PORTES Francine et GONTARD Marc, *Louis Guilloux, écrivain*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, p. 183-194.

tiser le boulevard Thiers pour celui de la Commune, le mouvement s'étant amorcé les 17-18 mars 1971, jour anniversaire du début de la Commune de 1871. La matérialité de cette reconquête fut l'investissement de lieux municipaux ou syndicaux avec pour points névralgiques le théâtre et l'ancienne caserne Charner en bord de gare mais *dans* la haute-ville comme la salle de Robien, cependant déjà faubourienne, – la MJC du Plateau ou le Foyer Paul Bert des jeunes travailleurs se trouvant plus éloignés. À Charner, bureau de l'UD-CFDT et grande salle stockant les dons paysans, fut vécue l'occupation usinière par procuration spatiale pour 200 grévistes, dont une majorité de jeunes femmes.

Bref, voilà un centre-ville de commerçants et notables auquel on aurait forcé la main et qui n'en finit pas de le regretter, en regard des 9 000 ouvriers et 5 800 employés se partageant entre administrations publiques et d'entreprises comme du commerce, au sein duquel les OS dépourvus de CAP ont peu de perspectives, pas plus que les 24 % de détenteurs masculins du CAP, justement, mais employés comme OS au Joint ou les 1 500 personnels de service (pour ne pas dire « bonnes ») recensés dans la ville. Roger Toinard (né en 1944), auteur de deux études de géographie sociale à la veille du conflit l'avait bien mis en lumière ayant averti : « ça va péter ! »

Il se trouve qu'en 1972, « Saint-Brieuc-des-choux » selon l'expression potache d'Alfred Jarry (1873-1907) dans un poème de 1886, venait d'atteindre – sans le savoir – son maximum démographique, soit 56 286 habitants, avec 135 000 escomptés pour 1983. Dotée d'un parc de logement social encore restreint⁶⁵ mais de grands plateaux plus vraiment vides,⁶⁶ cette ville de préfecture est densément peuplée, à la mixité forcée des classes, embouteillée et commerçante, longtemps en interface entre monde agricole et fonctions administratives. En l'absence de rocade de contournement par le sud et de double viaduc au nord enjambant la profonde vallée du Gouët (seulement ouvert à la circulation le 27 juin 1980), convergent sur la place Duguesclin deux flots automobiles et camionneux. D'une part, celui de la vertigineuse rue de Gouédic et d'autre part celui du boulevard Sévigné débouchant de la nouvelle entrée monumentale, venant de Rennes par l'avenue Corneille, frappée de la Tour d'Armor en symétrie lointaine de la Tour de Cesson, minée en fin des guerres de la Ligue au XVI^e siècle, et le pont d'Armor inaugurés en 1962. Plus prosaïquement, la vieille route stratégique Paris-Brest (RN12) passe au beau milieu de l'urbain, se diffractant cap au sud par le boulevard Clemenceau vers le quartier industriel de Robien et le centre de la Bretagne, ou par la rue du

65. Première tranche sur le Plateau central de 550 logements (1962-1965), puis seconde de 880 (1967-1973).

66. SALADIN Anaëlle, *Ginglin, Balzac, Le Plateau : un espace pour trois quartiers d'habitat social à Saint-Brieuc (long XX^e siècle)*, mémoire de master 2 en Histoire, dir. P. Harismendy, université Rennes 2, 2011.

71^e RI vers l'ouest péninsulaire, en passant par le quartier mi-populaire, mi-résidentiel, des Villages de part et d'autre de la rue de Brest. Ponctué de stations-service avec pompistes, garages, une gare routière (1957) en bordure, deux longs quais au pacifié Champ de Mars, rythmés par le ballet des bus dits « tubes » (acronymes des Transports urbains briochins, après la séquence de la Compagnie française de transport (CFT, 1949-1967) et des cars de la CAT (Compagnie armoricaine de transports) chargeant et déversant en sus des élèves, ménagères et salariés, tous les mercredis, vendredis et samedis du marché les chalands du proche, accrus au département lors de la pluriséculaire foire Saint-Michel ou la Foire-expo dont elle est la fille (1948), le cœur de ville déborde. C'est que la rue Saint-Guillaume, en prolongement de Gouédic, distribue par adjacences un gros essaim d'environ 300 commerces. Anecdote? Pas du tout si l'on songe aux emplois directs et induits, certaines enseignes comptant plus de cent employés.

Après avoir été érigée capitale culturelle de la Bretagne, dans l'entre-deux-guerres, notamment par Octave-Louis Aubert (1870-1950) qui l'a nommée « Cité gentille », faute d'évènement martial dont la « corsaire » Saint-Malo pouvait s'enorgueillir pour attirer les visiteurs, elle demeure capitale commerçante au début des années soixante contre Quimper, ou Rennes toujours « belle endormie ». Outre banques et cabinets d'assurances, on y trouve notamment deux fourreurs, trois armuriers, car le Préfet se doit encore de chasser, le pâtissier Gilbert aux macarons de réputation nationale, et de nombreux concurrents assaillis en sortie de messe; quatre chausseurs, dont l'inoxydable Président du Syndicat d'initiative qui substitue plus tard Côtes-d'Armor aux glaciales Côtes-du-Nord (Pierre Boulbain [1915-1988]), nombre de maroquiniers pris d'assaut aux rentrées scolaires, des commerces de bouche, dont de solides traiteurs.

Le renom municipal tient surtout aux magasins de vêtements (non franchisés), de meubles, toujours enseignes de familles (Morice, Wenandy, Duval), de vaisselle, d'articles de fumeur ou d'objets de vitrines; auxquels s'ajoutent les quincailleries frôlant le bazar racé s'ouvrant à l'électroménager (Vauléon, Lavollée, Le Chanu), mais aussi de grosses affaires nées de la toile (Pincemin), de la mécanique rurale (Maréchal et Brilleaud), ou du négoce (Bongrand), sans compter de vrais grands magasins : Paris-France, Monoprix, Les Nouvelles galeries se déployant sur quatre niveaux gigantesques, de la parfumerie-lingerie au camping-ameublement en passant par les diverses confections et l'alimentation.

Peu de pharmacies ou d'opticiens encore, mais un important « bandagiste », des salons de coiffure toujours sexués, quelques bijoutiers très assis profitant de toutes les saisons de la vie, des disquaires et instrumentistes de musique, trois imprimeurs (dont l'un portant les Presses universitaires bretonnes), une librairie religieuse et plusieurs autres vouées en sus à la papeterie, la presse ou l'édition scolaire en un temps où l'on achète encore

ses manuels (l'une de ces officines étant nettement marquée à gauche) et le semis de cafés.

On n'omettra pas des hôtels en sursis pour VRP attirés par les bonnes tables, des marchandes gouailleuses de crevettes et maquereaux en halle lilliputienne au chevet de l'église Saint-Guillaume, à portée de cancan des quelques brodeuses de rue en bigoudènes, le spectaculaire grainetier-semicolonier aux formidables sacs débordant sur la place de la Poste, les métayères beurres-œufs-volailles entre place de la Grille et cathédrale aux jours de marché, les rondes des galetières ou des marchandes de poissons portées par leurs gros vélomoteurs gris-bleu et poussifs arrimés de carrioles et roulant des « r » sonores et extraordinaires pour s'annoncer, des merceries, des magasins de laines et de drap, les bacs de patrons emballés dans les pochettes pastel, car on coupe, coud, tricote à domicile quand le prêt-à-porter est hors d'atteinte, l'in vraisemblable « À la Pensée » où s'alignaient, une fois franchies la porte vitrée branlante au bec de canne assassin, faïences bretonnes, objets de dévotion, dentelles et pâtes de verre empoussiérés, et tout ceci parcouru aux heures de pointe par un flot presque immobile de voitures se frayant à peine chemin entre celles stationnées et les hauts trottoirs n'existant pas avant 1918. En 1847, Gustave Flaubert (1821-1880) écrivait : « Saint-Brieuc – Rien » ; en 1972 on aurait pu lui répondre : « Tout ! », y compris des cinémas (dont Le Royal et le Splendide), mais un théâtre en lambeaux.

S'ajoutait une singularité propre à entretenir une sociabilité de l'aperçu : les grands commerces étaient percés de *passages* offrant abris et transversales de pâté de maisons à une clientèle socialement bigarrée, mais où les notables locaux ou départementaux pouvaient ne pas avoir le dernier mot chez des commerçants courtisés. Cependant, le centre-ville se faisait déjà décor et illusion à lui-même. En 1962, c'est bien à Saint-Brieuc que le Consortium des Épiciers du Centre (Codec, créé à Limoges en 1924) ouvrit son premier supermarché en France ; mais en centre-ville (rue Charbonnerie). En revanche, le Mammouth sur le vaste plateau des Villages (à la sortie ouest) n'écrasa pas seulement les prix, selon le slogan générateur de contrepèteries faciles, à partir du 17 mars 1970, mais aussi le commerce central qui fit résistance. Au mois de juin 1970, les Nouvelles Galeries inauguraient leur magasin destiné aux loisirs-ameublement à Langueux, suivi à quelques centaines de mètres de L'Escale, en août (devenu Euromarché en 1973) avec un embryon de galerie commerciale. Non seulement les deux premiers hypermarchés du département venaient d'écarteler celui-ci en deux, d'ébranler le centre-ville, qui manifesta violemment son inquiétude, mais le monde ouvrier et salarié, jusque-là humilié comme client par la « marchandise » ordinaire, se rêva en consommateur émancipé pouvant faire le « fier » derrière son caddy. Même si L'Escale se trouvait plus proche du Joint que le centre-ville, avec 850-900 francs pour 48 heures de travail hebdomadaire, pouvait-on consommer avec si peu ?

Comme le concluait, en 1980, Dorothée Letessier (1953-2011) dans son « ras-le-bol d'une OS » de chez Chaffoteaux : « Saint-Brieuc, sa cathédrale, sa baie magnifique, ses luttes ouvrières. Les ouvriers bretons disent merde aux patrons. Bof⁶⁷... » Le 21 mars 1972, Serge Kerguiduff (1943-2016), natif et résident à Saint-Brieuc, avait réuni pour chanter avec eux, Gilles Servat (né en 1945), Émile Le Scanff dit Glenmor (1931-1996) – venant de sortir son album *Vivre* –, ainsi que Evgen Kirjuhél, alias Jean-françois Brossard (né en 1939) et auteur de la chanson « Au Joint français, les ouvriers bretons... » lors d'un gala à Robien rassemblant seulement 600 personnes⁶⁸. D'ailleurs, airs « dansants » comme le disent les anciennes ouvrières, *gwen-a-du* frappés de rouge lors de la manifestation-monstre du 18 avril et bals populaires presque quotidiens aux airs de *fest-noz* dont le premier, celui de Lanrivain date de 1972, doivent surtout éclairer ce que l'adjectif « breton » peut signifier au moment où Gilles Marchal (1944-2013) chante : « Liberté et fraternité, égalité aussi / que ces mots éclatent aujourd'hui dans tous les pays » ou qu'au début de *La folie des grandeurs*, Louis de Funès (1914-1993) affirme : « Les pauvres, c'est fait pour être pauvre, et les riches, très riches! » Le 18 avril 1972, le délégué départemental CFDT et principal animateur du mouvement dans toutes ses composantes, Jean Le Faucheur (1925-2011) dit au micro, à l'issue de la manifestation place de Robien : « Les travailleurs qui pourront rester dans notre région bretonne vivront bien ou, au contraire, vivront mal⁶⁹. »

L'enjeu est bien un combat contre la paupérisation et une émigration forcée dont témoignent de nombreuses lettres de soutien. Or, les bas salaires pratiqués à Saint-Brieuc, mais relevés de 8 % en janvier-février 1972, chez Chalos et Sambre-et-Meuse conjoints aux faibles revenus agricoles reflètent aussi le manque de vision du maire PSU Yves Le Foll (1912-1998). Bien que normalien de Cachan, ce dernier ne vit pas la nécessité d'une Université ou d'une école d'ingénieurs, dont les bases avaient pourtant été posées par son prédécesseur mort en fonctions, Antoine Mazier (1907-1964), avec l'appui du recteur Henri Le Moal (1912-2001)⁷⁰. Se contentant d'une politique du secondaire⁷¹, entretenant un bornage des carrières et donc des

67. LETESSIER Dorothée, *Le voyage à Paimpol*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 152. L'apport des autobiographies ou autofictions ouvrières nécessite une forte territorialisation au risque, sinon, de se trouver hors-sol. Sur l'extension à donner à ces sources : VIGNA Xavier, « Littérature ouvrière ou écritures du monde ouvrier », *Rencontres de l'Écomusée Montceau-Le Creusot*, 2012, p. 63-71, en ligne.

68. CAPEVIELLE Jacques et alii, *La grève du Joint français...*, *op. cit.*

69. Analyse mesurée de ce « moment » breton : GUILLERM Danièle, « À propos de *Mouvements sociaux en Bretagne* : régions ou minorités nationales? », *Sociologie du travail*, vol. 17, 1975/2, p. 177-181.

70. HARISMENDY Patrick, « Saint-Brieuc, surgeon rennais ou germe infertile d'une Université de Bretagne Nord? », in LESPAGNOL André et LEPRINCE Mathieu (éd.), *Les mutations de l'enseignement supérieur et de la recherche en Bretagne (1945-2015) – Déploiement territorial, diversification et essais de structuration*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 139-155.

71. Sont alors construits les lycée Rabelais (1967), collège Beaufeuillage (1968), collège d'enseignement technique les villages devenu LEP Jean-Moulin et lycée Chaptal (1970).

salaires faute d'emplois qualifiés induits localement par l'innovation et non par des transferts⁷², il exposa la ville à l'effondrement de ses industries et à sa marginalisation économique.

À défaut, alors que la troisième industrialisation postule – CGE en tête – « centralité, rationalité, profitabilité », les comités cantonaux des jeunes agriculteurs (CDJA), des affiliés au CID-UNATI commerçant, des instituteurs ruraux comme des cégétistes en désaccord avec leurs directions départementales ou nationales, des militants et paroissiens catholiques interpellant leurs recteurs, eurent la force de tisser un maillage de l'interconnaissance et du voisinage, dans lequel « le gars » dit l'urgence de l'action. En résulta un authentique *working-class baroque* qui opposa une trilogie alternative de « proximité, dignité, solidarité » dans une confrontation économique plus que politique (comme l'entendaient les communistes) ou révolutionnaire (selon les intentions trotskystes). La « dignité humaine » figurant en tête de deux chapitres de la constitution pastorale Gaudium et Spes (8 décembre 1965), est omniprésente en 1972, tant lors de la première distribution alimentaire le 20 mars, dans la bouche d'André Êtesse (1932-2022) délégué cantonal FDSEA de Trégueux, que dans une apostrophe le 4 avril durant la séquestration. On relève tout autant l'opposition entre « salaires dignes/indignes⁷³ », qui fédéra localement, avant le relais de deux amplificateurs : l'apparition, jamais soulignée, des actualités régionales en avril 1972 sur les deux chaînes de l'ORTF qui viennent déchirer les frontières départementales; le cri photographique du 6 avril de Guy Burniaux (1947-2021) empoignant Jean-Yvon Antignac (1946-1988) son frère de classe, en contrepoint de la placidité narquoise de Daniel Cohn-Bendit (né en 1945) dans la cour de la Sorbonne le 6 mai 1968.

En guise d'interrogation

Ce qui pouvait paraître inintelligible à la raison sociologique l'était-il au patronat? Très probablement; mais qu'avait-il à faire de l'asymétrie des volontés? D'ailleurs Michel de Certeau (1925-1968) releva à cette époque le brouillage en cours :

« Ce qui s'étend, c'est le sentiment d'une fatalité. L'homme est parlé par le langage de déterminismes socio-économiques. Sa vie est une dictée. Un nouveau découpage social y paraît, qui correspond aux rapports actuels entre le pouvoir de la décision et la loi de la consommation, plutôt qu'à

72. La municipalité compte 12 PSU et alliés et 10 communistes dont Édouard Quemper (1925-2015), premier adjoint, élu des ouvriers sans être issu de ce milieu. La position anti-universitaire des communistes briochins est une constante.

73. LORANT Guy et alii, *Quatre grèves significatives...*, op. cit., p. 34, 49, CAPDEVIELLE Jacques et alii, *La grève du Joint français...*, op. cit., p. 62, 71, 72, 74, 117.

des coupures traditionnelles entre ouvriers et bourgeois, entre travailleurs manuels et travailleurs intellectuels, etc.⁷⁴. »

Mais était-ce la bonne échelle? Deux évènements l'infirmement, pour partie la fondation de Médecins sans frontières (22 décembre 1971); la publication début octobre 1972 du rapport Meadows⁷⁵ *Limits to Growth*, commandé par le club de Rome en 1970 à des chercheurs du Massachusetts Institute of Technology (MIT), examinant divers scénarios de croissances exponentielles et préconisant un sévère ralentissement, notamment pour lutter contre les pollutions et assurer la préservation des ressources naturelles. À la veille du 13 mars 1972, le fonds intersyndical et départemental de solidarité géré par le trésorier de l'UD-CGT, Jean-Roger Perrenet (1912-2001) avait 17 000 francs d'encaisse et... 1,612 million début juillet! Le volume était celui d'une levée de fonds; hier, pour une catastrophe et désormais pour une cause, puisque venait le temps des ONG palliant, comme elles le peuvent, aux nouveaux désordres économiques⁷⁶.

74. CERTEAU Michel de, « La culture dans la société », *Études*, vol. 123, 1972/3, p. 389-408.

75. Du nom de l'équipe pluridisciplinaire dirigée par Dennis Meadows, né en 1942.

76. Par ironie, la loi du 4 décembre 1972 qui énonce le *principe* d'égalité de salaires entre hommes et femmes reste inaboutie.



FIG. 1. – Vue aérienne de Saint-Brieuc, années 1970 – Fonds Archives municipales Saint-Brieuc.



FIG. 2. – Vue aérienne de l'usine du Joint français à Saint-Brieuc, années 1970 – Fonds musée de Bretagne.



FIG. 3. – Les gendarmes mobiles occupent l'usine du Joint français dès le 17 mars – Fonds Jean Guisnel.



FIG. 4. – Grévistes devant l'usine du Joint français, mars 1972 – Fonds Archives municipales Saint-Brieuc.

L'usine vue par elle-même : le Joint français vu par son bulletin d'information interne (1972-1974)

Nommé à l'automne 1972 comme nouveau directeur, François Lépine (1928-2017) recourut à divers instruments pour relancer l'entreprise briochine. Parmi ceux-ci, 11 bulletins d'information (*BIJF*) furent publiés de 1972 à 1974, dont 9 sont conservés (ADCA, fonds CFDT, boîte 158 J 76). Associant les cadres de l'usine pour leur rédaction, ils éclairent l'origine russe blanche et américaine de ces joints français, décrivent l'outillage industriel, les opérations techniques et les débouchés commerciaux. De façon plus remarquable encore, la modernisation entamée à la fin de 1972, qu'elle soit mécanique, d'organisation ou de contrôle, révèle par les changements de process que la grève s'est encastrée dans une crise profonde – jamais soulignée – de l'appareil productif, devenu routinier et inefficace.

BIJF n° 2 – décembre 1972

La première rubrique explique comment se lit le bulletin de paye et s'acquièrent les droits à congés. La seconde est consacrée à « la vie de l'usine » intitulée : « Que fabrique-t-on dans notre usine de Saint-Brieuc ? » et, pour sa première occurrence, présente l'atelier Adiant.

Nous commencerons par « une fabrication qui est l'une des plus anciennes du Joint Français et nous pourrions même dire qu'elle est à l'origine de la vocation de notre société pour la fourniture de produits d'étanchéité pour les usages industriels. Il s'agit de l'Adiant. L'Adiant fut implanté au JF en 1927-1928 par un Amiral russe, ex-aide de camp du Tsar et nommé Serge Pougoulateff, c'était une nouvelle fabrication dont la technique était exploitée en Pologne. La mise au point de l'Adiant fut faite par cet Amiral aidé d'un ex-capitaine de vaisseau, Dimitri Yassikoff, qui occupa le poste de chef d'atelier pendant que cette fabrication était à Bezons, alors que le Prince Ouroussoff occupait le poste de contremaître [...].

L'Adiant est un matériau composite réalisé par l'association à de la fibre d'amiante de certains mélanges de caoutchouc et de produits divers, et sert à la confection de garnitures réalisées par compression, destinées à réaliser l'étanchéité dans les systèmes de distribution d'eau froide ou chaude, de vapeur à basse, moyenne ou haute pression, de vapeur surchauffée, de gaz chauds, d'hydrocarbures froids ou chauds, d'hydrocarbures aromatiques, d'huiles chaudes, d'acides.

[...] Nous utilisons de la fibre d'amiante [...] pour la fabrication de la pâte "Adiant". Principales applications : machines à vapeur, SNCF, marine, centrales thermiques, raffineries, robinetterie industrielle, générateur à vapeur. [...] nous fabriquons annuellement environ 13 millions de pièces de robinetterie dont 2 millions à l'exportation, 0,4 million de joints de

chaudières dont 10 % à l'exportation, 0,325 million de garnitures hydrauliques, soit environ 16 millions de pièces par an. Cette production est réalisée dans notre atelier par 28 personnes » (Article signé P. Even et E. Tihi).

BIJF n° 8 – octobre-novembre-décembre 1973

Cet article, bien que plus tardif, est placé à la suite du précédent en raison des précisions fondamentales sur la production qu'il apporte.

Le magasin BR

« Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la France dépourvue d'industrie, recevait l'appui des États-Unis dans le cadre du Plan Marshall (programme d'aide américaine destiné à la reconstruction de l'Europe). Les matériels de construction américaine reçus à ce titre étaient équipés de joints d'étanchéité à section circulaire dont on ne tarda pas à reconnaître les qualités et les avantages. Ces joints qui remplaçaient très avantageusement les presse-étoupe, répondaient à la norme américaine AN 6227. Très rapidement des besoins en pièces de rechange se firent sentir, le Joint Français [...] s'y intéressa et [...] il fut décidé d'en entreprendre la fabrication. Ainsi naquit la Bague "R". Bien que les avis soient partagés en la matière, on suppose que ce nom de baptême vient de Ring qui en anglais signifie anneau. Les Américains dans leurs prescriptions d'emploi définissaient des conditions de montage très strictes qui en limitaient les applications. Le JF décida un élargissement de la plage d'utilisation, ce qui augmenta l'intérêt d'emploi de ces bagues. Le catalogue de joints toriques édité à l'époque les assimila à une norme française. Leur succès lié au développement des caoutchoucs de synthèse et des élastomères spéciaux ne cessa dès lors de s'affirmer et leur domaine d'application de s'étendre; il fut décidé, afin de satisfaire les besoins de la clientèle, de créer un magasin de bagues "R" (en abrégé MBR). Par suite de l'augmentation rapide des stocks et de l'insuffisance de locaux à Bezons, la direction générale décida de transférer une partie du stock de bagues R à Saint-Brieuc. Ainsi naquit en 1965 le MBR/SB dont le rôle était dès le départ d'assurer le magasinage et l'expédition des bagues R et AN suivant des instructions données à partir d'un fichier tenu par Bezons. Au départ, ce stock comprenait trois qualités standard en élastomère nitrile correspondant à 3 duretés [...] moulées par compression à Saint-Brieuc, éventuellement à Bezons. Ces 3 qualités se caractérisent par une bonne tenue en température à 80 °C (maxi 130 °C), une excellente tenue au contact des produits pétroliers.

Avec l'introduction sur le marché de nouveaux élastomères, la connaissance de besoins spéciaux pour l'aviation en particulier, naquirent : – le DF 150 (fabriqué à Saint-Brieuc) dont l'élastomère est un fluorocarbure appelé plus communément Viton qui se caractérise par une excellente tenue en température jusqu'à 250 °C. Puis les EP 851 fabriqués... à Saint-Brieuc

hall 4 dont l'élastomère... a pour propriétés principales une très bonne résistance à l'eau chaude et à la vapeur jusqu'à 170 °C ainsi qu'aux produits chimiques minéraux, acides, bases à l'exclusion des produits pétroliers. En dehors de ces quelques qualités standard, énumérées ci-dessus, existent des qualités spéciales telles que les silicones, les néoprènes, les butyls. Toutes les qualités sont désignées sous l'appellation "Joinfranite", marque déposée par le JF en France et à l'étranger qui garantit la qualité des mélanges, leur homogénéité et la constance de leurs caractéristiques. Les facteurs déterminants pour le choix de la Joinfranite sont la température d'utilisation, la nature du ou des fluides en présence, la pression, le mouvement, la nature des métaux, etc. [...]. À noter l'importance prise par les bagues "R", pièces vendues en 1959 : 37 millions, 1960 : 50 millions, 1964 : 107 millions, 1967 : 148 millions, 1972 : 237 millions. Bien que prévu à l'origine comme son nom l'indique pour le stockage des bagues R et AN, le rôle du magasin devait s'étendre à toutes les productions standard du JF. Dès lors, l'importance du magasin de Saint-Brieuc ne fit que croître puisque vinrent s'y ajouter les bagues BS dans la série industrielle, exclusivement réalisées à Saint-Brieuc, les bagues JF 4, joint quadrilobe exclusivement réalisées à Saint-Brieuc hall 3, les joints d'aérosols fabriqués à Saint-Brieuc, le nouveau stock de joints toriques dont la création remonte à la fin de 1972. Ces pièces sont fabriquées à Bezons et à Saint-Brieuc dans les 2 qualités standard [...]. Ces pièces spéciales réservées à quelques clients particuliers (Renault, De Carbon, Chaffoteaux et Maury, Van Leer,...), souvent réalisées dans des qualités autres que les qualités standard, sont généralement fabriquées à Saint-Brieuc. L'ensemble du stock tenu par le MBR/SB représente environ 1 800 modèles différents [...]. Afin de donner plus d'indépendance au magasin de Saint-Brieuc et dans un souci d'efficacité fut décidé à la fin de 1972 de transférer à Saint-Brieuc le fichier aérosols puis en juin 1973 les fichiers BS et JF4. Dès lors, le MBR Saint-Brieuc assumait l'entière responsabilité de la gestion des stocks [concernés] ainsi que les commandes clients correspondantes [...] » (signé R. Marion).

BIJF n° 3 – janvier 1973 – La vie de l'usine : Expéditions – exportations

« Dans un souci d'efficacité accrue, la société le JF a décidé de simplifier le système de gestion et d'expédition de quelques fabrications. Depuis le 15/10/72 le stock Aérosols [avant la grève à Bezons] est directement géré par l'usine de Saint-Brieuc. Dans le courant du mois de novembre l'usine de Saint-Brieuc a réalisé ses premières exportations directes de joints aérosols (30 millions de pièces soit plus de 14 tonnes) vers les pays européens suivants : Italie, Allemagne, Grande-Bretagne. Dès le 2/01/73 la chaîne aérosols a repris une production de 40 millions de pièces par mois. Le stock des 27 modèles de Bagues BS est également géré par notre usine à partir de

renseignements fournis par le service commercial. L'objectif de productions début 1973 est de 500 000 pièces par mois.

Vers l'automatisation du moulage/le démoulage automatique

Le démoulage automatique a été étudié et conçu dans le but de passer d'une technique manuelle de moulage soufflage et évacuation des pièces moulées à la main) à une technique plus automatisée conduisant à une diminution de la fatigue des mouleurs, une réduction des temps de cycle et une nouvelle étape vers la mécanisation complète [...] » (article signé M. Salaün).

La polyvalence

« Il s'agit de personnes pouvant occuper plusieurs postes très différents dans le même échelon ou au plus à un échelon de différence [...] Quatre conditions : correspondre à un besoin qui sera défini par le chef de la grande unité, accepter les déplacements qui sont demandés entre les postes constituant la polyvalence [...] atteindre dans un délai très bref un niveau normal d'efficacité et de qualité, occuper effectivement par roulement et à l'initiative du chef de grande unité les postes concernés par la polyvalence. »

BIJF n° 4 – février/mars 1973

Ce numéro détaille les effectifs, les salaires et appointements (le salaire net mensuel est de 1 060 F pour l'horaire pratiqué. 20 personnes sont à ce niveau minimal), les congés, l'attribution de logements HLM à 3 salariés, la situation de l'emploi féminin : (au 1^{er} mars 1973 593 femmes travaillaient au JF (dont 22 à contrat mensuels).

**BIJF n° 5 ou 6 – avril ou mai 1973 –
*Que fabrique-t-on au Joint Français ?***

« L'un des principaux clients du Joint Français est à notre porte, dans la zone industrielle des Châtelets, les Éts Chaffoteaux et Maury. C'est au cours de la guerre 14-18 que les propriétaires d'une fonderie dans les Ardennes se sont repliés à Saint-Brieuc. Puis au fil des années la société en évoluant a abandonné la fonderie pour ne se consacrer après la guerre qu'à la fabrication des chauffe-eau. L'ancienne usine du Légué a été abandonnée en 69 après qu'en 68 une usine nouvelle soit construite aux Châtelets. Cette usine est spécialisée dans la fabrique d'appareils de production d'eau chaude, à gaz et à électricité, et de chaudières à gaz. L'usine des Châtelets occupe environ 1 800 personnes dont 2/3 d'hommes. Sa production qui dépasse 500 000 appareils par an dont 100 000 chaudières à gaz la place au premier rang en Europe, 25 % des appareils partant à l'exportation. Les appareils comportent de nombreuses pièces d'étanchéité en caoutchouc et autres matériaux. Plus de 650 000 membranes et des millions de

joints toriques sont utilisés et bien d'autres joints aussi tels que découpés, etc. Sur certains numéros comme le R2 ter, nous avons par moment livré jusqu'à 20 000 pièces par jour. L'obligation pour cette société de suivre ses matériels et de livrer des rechanges nous amène aussi la production de toutes fournitures [...]. Depuis octobre 1972 une liaison directe de LJF/SB avec les services achats/approvisionnement et gestion qualité/contrôle de Chaffoteaux et Maury a permis de faire oublier les reproches sur les délais des pièces livrées par nous... La conception au niveau de l'étanchéité des appareils de Chaffoteaux et Maury est faite dans la majorité des cas avec la collaboration des services techniques LJF [...]. LJF a apporté sa contribution à la renommée des appareils Chaffoteaux. En effet, grâce à son choix approprié des élastomères constituant les joints sur les différents circuits, les risques en utilisation ont été grandement réduits grâce à l'apparition des formulations EP ou Viton. Des marges de températures supérieures sont maintenant possibles et permettent ainsi une plus grande sécurité [...].

Les gammes de fabrication au hall 4. Il y a été mis en place le 01/04/73 de nouvelles gammes de fabrication à la section Joinfranite. Ces nouvelles gammes diffèrent de beaucoup des anciennes surtout au niveau des temps alloués de moulage (temps d'occupation plateau) et par opération, pour fabriquer 100 pièces [...]. Plusieurs raisons ont conduit à cette opération.

1. La fabrication doit posséder des instructions précises et justes pour réaliser ses commandes. Or les anciennes gammes n'étaient plus actualisées et ne tenaient pas compte des nouvelles techniques de production (exemple : la mise en service des trancheuses, de flans à froid, de la Barwell, du Wheel-Labrador...). Il a donc fallu refaire des gammes qui précisent au personnel de fabrication les opérations successives à accomplir pour réaliser une commande donnée, ainsi que les machines nécessaires à utiliser pour les effectuer.
2. Le planning doit posséder des temps de moulage exacts pour planifier chaque commande, donc bien connaître la durée de l'opération de moulage sur presse pour calculer la charge des différentes machines et pouvoir agir en conséquence [...] Les temps des anciennes gammes ne correspondaient pas aux conditions actuelles de moulage. Il a donc fallu recalculer les temps de cycle réels, les valeurs de TOP, les nombres de mouleuses pour traiter chaque commande.
3. Les responsables doivent posséder un instrument de mesure pour gérer leur atelier. Ils doivent ainsi pouvoir comparer leurs dépenses en matière et en main-d'œuvre à des allocations calculées pour chaque commande. Les nouvelles gammes comportent ainsi pour chaque opération de fabrication les valeurs temps et matière allouées pour fabriquer 100 pièces. Ces allocations sont établies suivant les conditions normales de travail en se basant sur des valeurs moyennes relevées sur plusieurs postes, donc sur plusieurs opérateurs et ramenées

à une allure normale de travail. Il appartient en conséquence à la hiérarchie d'atelier : a) de faire en sorte que les conditions de travail soient celles prévues sur gammes (flans au cotes, chargeurs en état, mélange correct...) ou sinon de réagir afin de les rendre normales ; b) de respecter les valeurs allouées afin que le prix de revient de fabrication soit bien celui qui a servi à établir le prix de vente au client [...] » (signé M. Salaün).

BIJF n° 7 – août-septembre 1973 – L'atelier mélange

« Dans toute industrie du caoutchouc [...] l'atelier [mélange est celui] qui utilise les matières premières entrant dans la composition des mélanges afin de servir de produit de base pour la fabrication de pièces de caoutchouc. Outre les caoutchoucs de synthèse ou naturel, cet atelier utilise comme matière première importante le noir de carbone (carbon black) ; ce produit [...] noir n'est pas sans poser de problème pour l'exploitation. C'est pourquoi l'effort de la direction dans un souci d'amélioration de l'ambiance et des conditions de travail s'est porté tout particulièrement sur cet atelier afin d'améliorer le travail des "mélangeurs" sur ces appareils.

1. La fabrication : cet équipement apportera, en plus de l'amélioration des postes de travail de mélangeurs, la possibilité de mécanisation de ces secteurs et en conséquence de la production, par la mise en service d'un deuxième mélangeur ouvert dans la chaîne du mélangeur interne [...]. Dans une deuxième étape cet ensemble mélangeur interne et cylindres suiveurs vont être équipés d'un appareil à déposer, marquer, refroidir, sécher et couper les plaques de mélanges ; cet appareil est connu sous le nom de "Batch-off". L'installation d'un tel matériel dont l'investissement bien que rentable sur le plan de la production est devenu nécessaire afin d'améliorer nos postes de travail de dépose et de marquage des plaques de mélanges [...].
2. Le dosage : Une étude en cours nous permettra la réalisation du dosage dans de meilleures conditions de travail et de production.

Les locaux sociaux : l'amélioration des conditions de travail de cet atelier amène dans la même orientation l'amélioration des locaux annexes à l'atelier, à savoir vestiaires, douches, réfectoire [...] » (article non signé).

BIJF n° 8 – octobre-novembre-décembre 1973 – Les joints soudés

« Le Joint Français produit à Saint-Brieuc des pièces servant à l'étanchéité, réalisées en majorité à partir de deux ateliers : usinage mécanique du caoutchouc et moulage (compression et transfert). Il existe cependant un besoin de joints ne pouvant être réalisés ni par l'un, ni par l'autre de ces deux ateliers. L'un comme l'autre en effet ont des limitations : dimensionnelles,

quantité minimum, outillage particulier, rentabilité des moules, etc. On ne peut donc réaliser ce joint qu'avec du profilé [...], coupé à la longueur de la circonférence du joint, dont on soude les deux extrémités. Les soudures se font droites ou inclinées. Pour obtenir une bonne soudure il faut préparer les deux extrémités à souder et au besoin les raviver par tankage après la coupe. On procède ensuite à l'encollage de ces deux surfaces. Il faut alors, dans des pinces spéciales, disposer les deux parties à souder en contact l'une sur l'autre, le tout sous presse, et chauffer afin d'obtenir la vulcanisation de l'apport d'encollage. La vulcanisation terminée, il suffira d'ébavurer et de vérifier le bon travail. [...] Le secteur Joints soudés a effectué le mois dernier 32 000 soudures pour un poids de 2,5 tonnes. En évolution rapide, le nombre de soudures réalisées a été multiplié par 5 dans le trimestre » (Signé R. Leloup).

BIJF n° 10 – avril-mai 1974

Le terme BS (« BONDED SEALS ») se traduit par Bagues adhésives. C'est une rondelle en feuillard cadmiée et bichromatée, comportant un anneau intérieur de caoutchouc de section trapézoïdale [...]. Cette fabrication a débuté en 1959 à l'usine de Bezons sous licence anglaise « Dowty » et ensuite transférée à Saint-Brieuc en 1963 [...]. La panoplie BS comprend 17 postes divisés en quatre catégories dites catégories A, B, C, D. Cette panoplie sera élargie par la suite à 48 postes, ce qui permettra plus de possibilité d'applications sur le marché. Le moulage des bagues BS est très particulier [...] : une charge de coupelles encollées et d'empreintes de moulage intercalées est introduite dans un moule dit « obus » ; ce mouvement est présenté sur une presse spéciale. Deux opérations sont nécessaires, l'une par injection d'une masse de gomme dans le moule, l'autre par transfert à l'aide d'un mandrin obligeant la gomme à se placer en contact avec la coupelle et l'empreinte pour former les lèvres de la bague BS. Ensuite, vulcanisation en four tunnel et reprise du cycle après démoulage. Les bagues sont alors acheminées vers la finition et livrées dans un magasin stock pièces finies. Cet atelier en 1973 avait un effectif moyen de 28 personnes et une production de 5 500 000 bagues standard ; nos fabrications ont été adoptées par l'industrie aéronautique et spatiale telle que la SNIAS et DASSAULT..., ce qui a donné un essor dans ce domaine. Nos fabrications AVIA sont passées de 79 000 bagues en 1967 à 355 000 en 1973 [...]. La bague BS est une révolution dans le domaine de l'application. Elle est particulièrement appropriée pour assurer l'étanchéité sous divers rapports : elle a apporté une solution à de nombreux problèmes d'étanchéité statique jusqu'ici insurmontables. L'industrie de l'hydraulique et pneumatique en font un grand usage [...]. Les bagues BS offrent ainsi une solution de sécurité totale aux problèmes de tenue à la pression et à la vibration dans des conditions de

température de - 50 °C à +150 °C. Une étanchéité totale est obtenue aussi bien à l'arrêt qu'à des pressions de l'ordre de 700 bars » (signé M. Ott).

« Quant à l'affûtage des outils de coupe [les plus utilisés], il a lieu à l'UMC et hall 4, [pour les autres il est] sous-traité [...] En [réduisant la sous-traitance et en améliorant l'organisation] serait utilisée à 100 %, la Brown et la Sharpe à 50 %, que la Gendron serait disponible. L'implantation serait à l'UMC dans un local séparé [...] » (signé D. Trémoureux).

BIJF n° 11 – juin-juillet-août 1974, L'entringlage

« L'entringlage au hall 2, tel qu'il existe est un travail pénible. Il exige des qualités physiques et physiologiques : postures de travail difficiles, efforts physiques importants, tension nerveuse certaine. De plus, les conditions de travail sont également dures : conditions matérielles, d'ambiance, monotonie. C'est donc un poste que nous voulons améliorer [...]. Trois études sont en cours pour l'amélioration du hall 2 secteur boudinage [...]. Ces investissements permettront l'aménagement des conditions de travail suivantes : moins d'entringlage manuel (réduit des 2/3), suppression de tout réglage sur les tables, à ajouter moins de chocs sur les tringles, donc économies sensible de rectification » (signé D. Trémoureux).

« La création d'un ordonnancement à l'usine JF de Saint-Brieuc se justifie depuis la réorganisation du circuit des commandes commerciales. Chacun sait que les délais clients ne sont pas négociés entre le commercial et la fabrication. Cette dernière, suivant la charge ne peut pas toujours, [de ce fait,] respecter les délais souhaités par le commercial, d'où source de conflits et de litiges ; aussi, est-ce l'ordonnancement qui dorénavant engagera sa responsabilité sur les délais [...]. Il est le poumon de l'entreprise, c'est lui qui insuffle une activité régulière dans les ateliers. C'est un régulateur. Il procède à un ajustement continu des capacités de production machines/main-d'œuvre aux exigences du service commercial en matière de délais de livraison et de quantités. Il lui est dévolu un rôle d'organisation, d'administration et de coordination [...]. L'ordonnancement de l'usine du Joint Français de Saint-Brieuc s'articule autour de quatre groupes. Le groupe administratif (11 agents) est chargé de l'enregistrement et du traitement des commandes, du tirage et du contrôle des documents afférents à la préparation du travail en atelier. Les deux plannings : l'UMC (2 agents) et le moulage (11 personnes) exploitent les documents émanant du groupe administratif. Ils établissent chacun les programmes de fabrication dans le temps, avec le souci constant de respecter les délais demandés par les clients ou sur lesquels ils se sont engagés. Le kardex (5 agents) est spécialisé dans la gestion des stocks de produits finis vendus sur catalogue. Suivant les besoins exprimés par les clients, il lance des programmes de réapprovisionnement qu'il transmet au groupe administratif de l'ordonnancement.

Ces programmes kardex suivent le schéma normal des opérations d'ordonancement. L'objectif [de ceux qui ont décidé] la création d'un ordonnancement à Saint-Brieuc débouche sur l'amélioration du service à rendre aux clients par une mise en fabrication plus rapide du fait du raccourcissement des délais de traitement administratif. De plus, il conduira l'usine à mieux maîtriser les divers problèmes inhérents à la production de série (approvisionnements, utilisation des matières et des mélanges, utilisation des outillages), à mieux connaître ses besoins en personnel et en matériels, en définitive à aboutir à une synthèse efficace des différents éléments qui composent l'usine de Saint Brieuc » (signé M. Gallouët).

Bulletins de salaire d'une vérificatrice employée au Joint français en 1972 (cf. documents dans le cahier central de l'ouvrage)

Marylène Deban (épouse Le Digarcher), 23 ans, avait six ans d'ancienneté au Joint Français lors du déclenchement de la grève. Début 1972 elle était vérificatrice dans le hall 1 de l'usine. Son travail consistait à vérifier la qualité des joints avant expédition comme le faisaient plusieurs dizaines de ses collègues, installées chacune sur une petite table de la taille d'un pupitre d'écolier qu'éclairait une simple lampe de bureau. Toutes travaillaient dans le même atelier. Alors que Marylène Deban ne relevait pas de la grille de rémunération la plus basse (il en existait une en dessous), son salaire n'atteignait pas 1 000 francs pour 187 heures 3/4 de travail, comme en atteste son bulletin couvrant la période allant du 10 janvier au 6 février 1972. À cette époque, entre deux bulletins de paie, un acompte était versé à la fin de la première quatorzaine. Indépendamment de la grève, compte tenu de son ancienneté, elle fut promue vérificatrice statisticienne après la reprise d'activité ainsi qu'en atteste le bulletin de paie relatif à la période comprise entre le 26 juin et le 23 juillet 1972. Aussi, pour mesurer les retombées exactes de l'accord conclu à l'issue du mouvement de grève, il importe de prendre en compte des éléments strictement comparables et donc de recalculer ce qu'aurait été la rémunération de l'intéressée si elle avait conservé après le conflit le même emploi et le même échelon. Il est toutefois intéressant d'examiner le bulletin postérieur à la grève pour plusieurs raisons : le montant du minimum garanti correspondant au nouveau grade, le taux du boni, le montant des congés payés.

Pour calculer précisément ce qu'aurait été le salaire de Marylène Deban hors changement de références professionnelles, il convient de se reporter au contenu de l'accord signé à l'issue du vote de reprise, intervenu le 8 mai 1972, à savoir :

- relèvement du taux horaire de +3,5 %, avec minimum de 0,45 F dont 0,20 au titre du rattrapage, à partir du 1^{er} mai 1972, auquel doit s'ajouter une progression salariale de +3,5 % avec un minimum de 0,20 F à compter du 1^{er} octobre 1972.

- réduction d'une demi-heure de la durée hebdomadaire de travail, compensée à 100 % pour le personnel faisant 44 heures et plus par semaine à compter du 1^{er} octobre 1972.

- prime pour travail en équipe à compter du 1^{er} mai 1972 portée de 12 à 14 F par quatorzaine. Cette prime n'était versée qu'aux salariés travaillant en 2 × 8 ou en 3 × 8 ainsi qu'aux permanents de nuit.

- prime mensuelle de transport : 10 F pour les personnes dont la résidence est située à moins de 5 kilomètres, 15 F entre 5 et 10 kilomètres, 20 F au-delà.